

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION
NATIONALE

De l'Amour au Crime

Hebdomadaire



Les beaux jours de l'idylle

Une séparation mouvementée

Est-ce un effet du renouveau ? Chaque année, quand revient le printemps, les drames d'amour sont plus nombreux. La jalousie semble s'éveiller et, depuis quelques jours, on ne compte plus les victimes qu'elle a faites.

C'est la fin d'une idylle qui vient d'ensan-

(Voir la suite page 2).

VOIR A L'INTERIEUR NOTRE SUPERBE PAGE EN COULEURS

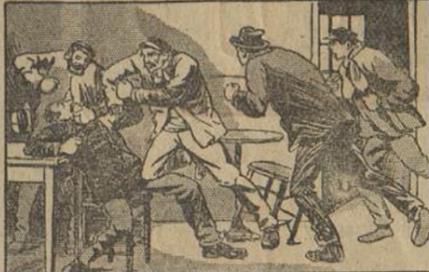
Voir en 12^e page notre grand dessin en couleurs : UNE SCÈNE DE SAUVAGERIE A BÉTHENCOURT (NORD)

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque Mercredi : 12 grandes pages, 4 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs, 10^e le numéro. EN VENTE PARTOUT



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS LE SUD-OUEST

BATTU ET DÉVALISÉ. — Pendant la nuit, un sous-patron des douanes consommait dans un débit. A une table voisine se tenait un groupe d'individus de mauvais aspect.



Tout à coup, ces individus, sans aucun motif, se jetèrent sur le douanier, le renversèrent, l'assommèrent et lui volèrent son porte-monnaie. Toute la bande prit ensuite la fuite, mais elle ne tarda pas à être arrêtée. **BORDEAUX.**



UN MEURTRE. — A la suite de nombreuses libations, un cultivateur et sa maîtresse se prirent de querelle à propos d'une question d'argent. L'homme gifla son amie et tous deux poursuivirent leur route par le chemin de halage. Furieux des reproches que lui adressait sa maîtresse, le cultivateur lui porta sur la tête un si violent coup de bâton que la pauvre femme fut tuée sur le coup. **TONNEINS.**



RIXE SANGLANTE. — A propos d'une femme, un sous-officier d'infanterie se prit de querelle dans un café avec un groupe de chanteurs des rues. Ils sortirent au dehors; une rixe s'engagea; mais le sous-officier avait affaire à forte partie et il tombait bientôt trappé par les nomades de dix coups de couteau. **FONTENAY-LE-COMTE.**

De l'Amour au Crime (Suite).

glanter la chambre de deux amoureux, à Châlons-sur-Marne.

Une jeune fille de 22 ans entretenait depuis un an des relations intimes avec un jeune dessinateur d'usine. Les jeunes gens s'aimaient tendrement, mais ces jours-ci l'amant fit part à son amie de son projet de rompre avec elle pour se marier.

La jeune fille après une violente querelle avec son ami prémédita sa vengeance. Elle demanda cependant à son amant, comme dernière faveur, la permission d'aller passer la nuit chez lui. Le jeune homme accepta; mais, le matin, sa maîtresse se leva brusquement, prit un revolver dans la poche de sa robe et, revenant près du lit, tira une balle dans l'oreille gauche de son ami.

Croyant l'avoir tué, elle retourna l'arme contre elle, et se logea une balle dans la tête.

Maintenant, les deux amants sont à l'hôpital; mais il est probable que la jeune fille paiera de sa vie le crime que sa jalousie lui a fait commettre.

Scène de Sauvagerie

Un drame horrible a mis en émoi la paisible population de Béthencourt (Nord). L'instruction seule pourra faire connaître les détails de cette terrible affaire et en préciser les causes qui, pour le moment, sont encore des plus obscures.

Il était cinq heures du soir. Devant un estaminet, deux voitures de marchand de

M^{me} STEINHEIL A PARIS

L'héroïne du célèbre procès qui fit courir tout Paris aux assises du mois de novembre dernier est repassée par Paris.

Débarquée à six heures dix du matin, à la gare du Nord par le train rapide de Calais, Mme Steinheil se faisait immédiatement conduire chez une personne amie habitant les environs du parc Monceau.

La, elle prenait un repos d'autant mieux gagné que la traversée de la Manche ne lui avait pas été clémente.

Après déjeuner, elle prenait un fiacre et se faisait conduire chez son avocat, M^r Aubin.

Interrogée par un de nos confrères, une personne de l'intimité de la veuve lui a fait les déclarations suivantes :

« Vous vous souvenez, lui a-t-il dit, que, quelques jours après le procès, Mme Steinheil se retira à Londres, auprès d'amis sûrs qui lui apportèrent toutes leurs consolations pour les tristes nouvelles qu'elle venait de passer. Malgré tous les soins délicats dont elle était entourée, elle ne se consolait cependant pas de ne point avoir des nouvelles de sa fille, Mlle Marthe Steinheil. A plusieurs lettres qu'elle lui adressa, elle ne reçut aucune réponse. Puis, enfin, un beau jour, beau jour pour la mère éplorée, une lettre arriva d'un département des environs de Paris, apportant des nouvelles de la fille bien-aimée.

Mme Steinheil crut alors qu'un rapprochement allait pouvoir s'opérer et elle pria quelques-uns de ses amis fidèles d'y coopérer. Tout semblait devoir réussir le mieux du monde, quand la veuve du peintre se décida à sceller définitivement le renouement

des relations, en une entrevue qui aurait lieu chez M^r Antony Aubin.

Elle écrivit donc une nouvelle lettre à sa fille, il y a une huitaine de jours environ, et alors que celle-ci se trouvait pour quelques jours chez les époux Chabrier qui habitent toujours la villa fatale de l'impasse Ronsin. La réponse fut courte et sèche. Mlle Marthe refusait obstinément d'avoir une nouvelle entrevue avec sa mère.

Ce fut pour cette femme un coup terrible et tel qu'immédiatement elle résolut d'abandonner tous les projets qu'elle avait jadis faits, en sa « cellule » de Saint-Lazare, d'entrer dans un couvent. Sans crainte d'un démenti, vous pouvez annoncer que Mme Steinheil débutera prochainement sur un théâtre de Londres, et c'est peut-être pour cela que vous avez vu venir, une heure et demie après son entrée chez M^r Antony Aubin, au lieu de Mlle Marthe Steinheil, un monsieur à face glabre, aux cheveux frisés, un monocle à l'œil, et le chef couvert d'un haut de forme impeccable.

Vous l'avez sans doute pris pour un de vos confrères anglais? Eh! bien, non, c'est un impresario, celui-là même qui va « lancer » Mme Steinheil à Londres.

On dément cependant la nouvelle des débuts de la veuve tragique.

Quant à Mariette Wolff, quand elle apprit le passage à Paris de son ancienne maîtresse, elle se contenta de dire : « Je serais heureuse de la voir; j'en profiterais pour régler le petit compte que nous avons en suspens. Inutile de dire qu'autrement je suis bien tranquille!... Songez que je n'ai pas vu ma maîtresse depuis le jour des assises! »

Un drame sur une locomotive

Quel drame dans cette courte dépêche qui nous dit l'accident survenu sur la locomotive du train rapide de Paris à Bordeaux!

Un peu après Tours, aux environs de Sainte-Maure, le mécanicien fut atrocement brûlé par un retour de flamme, et son chauffeur, brûlé aussi, mais moins grièvement, n'hésita pas à faire son devoir jusqu'au bout.

Le train ne devait s'arrêter qu'à Poitiers. Soixante-sept kilomètres à faire; une heure de trajet avant tout secours!

A Poitiers, il était déjà trop tard pour sauver le mécanicien. On le transporta en hâte à l'Hôtel-Dieu, mais il expira. Albert Lavau est mort victime de son devoir.

Le chauffeur, Jean Combat, n'est pas en danger de mort; mais son nom méritait d'être donné; c'est celui d'un brave, et une distinction nationale lui est due.

Pas un voyageur n'a pu se douter du drame qui se déroulait sur la locomotive.

Apaches dans l'armée allemande

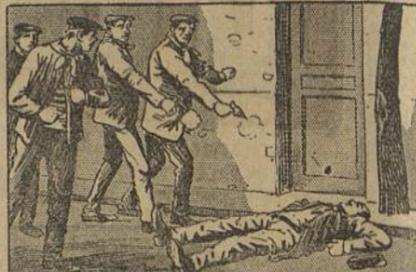
On est peu tendre en Allemagne pour les apaches, surtout lorsqu'ils appartiennent à l'armée.

Le conseil de guerre de Posen vient en effet de condamner à huit ans de prison le soldat apache Schwenke, du régiment d'infanterie de Hohensalza, qui roua de coups un veilleur de nuit. Schwenke est en outre exclu de l'armée.



LA SEMAINE CRIMINELLE AUTOUR DE PARIS

SAUVAGE AGRESSION. — Après avoir passé la soirée chez des amis, un jeune maçon regagnait Paris. Tout à coup, il fut entouré par une bande d'individus qui le terrassèrent,



le rouèrent de coups et le dévalisèrent. Puis, avant de prendre la fuite, il s'amusa à tirer sur lui des coups de revolver. Le malheureux est dans un état désespéré. **ISSY-LES-MOULINEAUX.**



APRÈS BOIRE. — A la porte d'un débit de tabac d'où il sortait, un terrassier fut bousculé par un individu, qui tira une serpette de dessous sa blouse, porta un coup violent au terrassier sous l'aisselle gauche. **BONNY.**



UN MAUVAIS GENDRE. — Rentière, une septuagénaire aurait coulé des jours heureux si elle avait pu arriver à s'entendre avec son gendre. L'autre jour, au cours d'une discussion, il se jeta sur la pauvre vieille et la trappa avec sauvagerie. Le parquet a été avisé. **VILLE-D'AVRAY.**

CONCOURS N° 25

MADAME HYXE, SOURIS D'HOTEL QUATRIÈME SÉRIE.



LISTE DES PRIX

- 1^{er} prix : Cinquante francs en espèces.
- 2^e prix : Une magnifique bourse en argent, mailles fines, avec séparation.
- Du 3^e au 14^e prix : Un beau portefeuille en véritable maroquin.
- Du 15^e au 20^e prix : Un élégant sac de dame.
- Du 21^e au 60^e prix : Une très jolie chaîne américaine avec trois mousquetons et un médaillon.
- Du 60^e au 100^e prix : Une ravissante glace de poche métal vieil argent décor Louis XV.
- Du 10^e au 150^e prix : Un mignon porte-crayon doré avec pierre de couleur.

Dans un prochain numéro L'ŒIL DE LA POLICE commencera

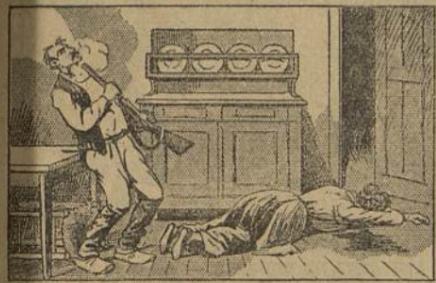
Fière de son Crime par Jules MARY

Ce drame d'amour et de mystère, un des plus angoissants qu'ait créés l'imagination du puissant écrivain, plaira à tous nos lecteurs qui suivront avec un intérêt palpitant l'histoire des malheurs immérités accablant une malheureuse femme, épouse et mère, la poussant au crime pour sauver l'honneur des siens.

En même temps que cette œuvre poignante commencera un nouveau **GRAND CONCOURS** auquel seront attribués de **NOMBREUX PRIX DE VALEUR.**

LA SEMAINE CRIMINELLE
DANS L'OUEST

AGRESSION NOCTURNE. — Vers dix heures du soir, un marchand de lingerie qui regagnait son domicile aperçut un ouvrier posté près d'un café. Pris de commisération pour cet individu qui jouit d'une mauvaise réputation, il voulut l'engager à regagner son domicile. Mal lui en prit, car aussitôt qu'il était rentré chez lui, pendant qu'il fermait les volets de sa devanture, il reçut, de la part de l'ouvrier qui l'avait suivi furtivement, un violent coup de poing. Surpris, le marchand tira un revolver de sa poche et fit feu sur son agresseur qui fut atteint au cou. Mais le chenapan se rua sur le marchand et l'aurait tué sans l'intervention des passants.
SAINT-ROMAIN-DE-COLBOSEC.



UNE BOUCHERIE. — Au hameau du Gué, un homme, férocement jaloux de sa femme, lui faisait des scènes quotidiennes. Dans un accès de jalousie, il s'arma de son usil, et d'un coup tiré à bout portant, il décocha le cran de sa malheureuse. Puis, il plaça le canon de son arme sous son menton et se fit sauter la tête.
DINAN.



DRAME PASSIONNEL. — Eperchement épié d'une jeune fille, un jeune homme de 21 ans poursuivait celle-ci de ses assiduités. La jeune fille repoussait toujours ses avances. Le jeune amoureux passa alors aux menaces, et, cette semaine, rendu furieux par un nouveau refus de celle qu'il aimait, il la frappa de plusieurs coups de couteau.
ROUEN.



ENTRE ÉTHÉROMANES. — C'était une passion pour un infirmier et sa maîtresse que de s'adonner à l'éther et à la morphine. Des discussions violentes éclataient fréquemment entre ces deux êtres dont les nerfs étaient constamment surexcités. La jalousie vint ensuite troubler le caractère de l'amant, et, la semaine dernière, au cours d'une dispute, il frappa sa maîtresse de trois coups de couteau.
ANGERS.

UNE ÉTRANGE DISPARITION

Grand Roman policier inédit *

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

CHAPITRE III

LE TIROIR DE LA COMMODE

Lorsque j'entraï dans la chambre, je vis M. Blake au milieu de la pièce, suivant distraitement des yeux les gestes de M. Gryce, qui attirait successivement son attention sur les différents détails qui nous avions relevés au cours de notre enquête.

Le chapeau toujours à la main, l'attitude raide et compassée, le maître du logis présentait un aspect vraiment peu encourageant. Mme Daniels sembla partager mon avis : elle se réfugia dans un coin, d'où elle suivit des yeux en tremblant tous les mouvements de M. Blake.

— Un départ forcé, comme vous voyez, expliquait M. Gryce. La pauvre fille n'a même pas eu le temps de rassembler ses affaires.

En disant ces mots, il se pencha pour ouvrir un des tiroirs de la commode. Aussitôt une exclamation étouffée retentit à mes oreilles : Mme Daniels s'avança vivement.

— Pardon, messieurs, fit-elle d'un ton suppliant, tout en venant se placer devant la commode, de manière à empêcher mon collègue d'ouvrir un deuxième tiroir. Ces Messieurs voudront bien se dire que la pudeur d'une jeune fille aussi délicate que l'était Emilie souffrirait cruellement du fait que ses effets les plus intimes ont été étalés sous des yeux étrangers.

M. Gryce se releva aussitôt.
— Vous avez mille fois raison, madame Daniels, fit-il gravement. Veuillez excuser les façons d'agir un peu frustes d'un vieux policier comme moi.

La femme de charge ne fit aucune réponse. Elle se contenta de se tenir sur la défensive, le dos contre le meuble et les yeux fixés sur son maître avec une expression presque menaçante. Il semblait que ce fut lui, plutôt que nous, dont elle redoutait la présence.

M. Blake parut ne s'apercevoir de rien.
— Si c'est tout ce que vous avez à me montrer, dit-il, je ferai aussi bien d'aller à mon rendez-vous. Je reconnais que le cas semble être plus grave que je ne l'avais cru tout d'abord. Si vous jugez opportun, messieurs, d'avoir recours à des mesures actives, faites votre devoir, sans vous préoccuper de l'horreur peut-être exagérée que me cause toute espèce de scandale. Ma maison est à votre disposition et Mme Daniels voudra bien se tenir à vos ordres. Messieurs, je vous souhaite le bonjour.

Nous saluâmes d'un mouvement de tête plein de dignité, il se retira aussitôt, sur quoi Mme Daniels poussa un grand soupir de soulagement, et quitta enfin son poste de combat devant la commode. Au même instant, M. Gryce s'avança pour ouvrir le tiroir qu'elle avait défendu avec tant d'énergie.

Le contenu du tiroir était enveloppé d'un grand linge blanc qui en occupait toute la longueur. Nous soulevâmes un pan de ce linge pour voir ce qu'il y avait dessous. C'était une toilette de soie bleu foncé, appa-

* Voir l'Œil de la Police n° 61 à 63.

remment d'une coupe des plus élégantes, et garnie d'un col de dentelle d'une grande valeur.

A l'entrecroisement de la dentelle, sur le devant du corsage, était piquée une broche en or, d'un modèle rare et artistique. Un bouquet de fleurs fanées — des roses rouges, à ce qu'il me sembla — était posé sur le tout, donnant à ces objets, qui n'avaient en eux-mêmes rien d'extraordinaire, l'aspect d'une relique.

Mon collègue et moi, nous levâmes sur Mme Daniels un regard interrogateur.

— Je ne puis vous donner aucune explication, fit-elle d'un ton calme, qui contrastait étonnamment avec l'agitation dont elle avait fait preuve tant que M. Blake avait été avec nous. Malgré sa richesse, cette toilette appartenait certainement à Emilie, qui l'avait dans sa malle le jour de son arrivée. Cela confirme, d'ailleurs, ce que je vous ai déjà dit, à savoir qu'elle avait dû connaître de meilleurs jours.

— Hum! se contenta de répondre M. Gryce.

Il jeta un dernier coup d'œil sur la robe de soie et sur le col précieux, puis il remplaça soigneusement le linge dans sa position première et referma le tiroir sans même toucher du bout du doigt les objets qu'il contenait.

Un instant après il sortit de la chambre. Ayant eu l'occasion, un peu plus tard, de descendre au rez-de-chaussée, je passais dans le vestibule lorsqu'il parut sur le seuil de la pièce d'où nous avions vu sortir M. Blake. J'ignore si c'était à dessein, mais il eut, en me voyant, un sourire qui me donna l'impression qu'il venait de trouver un indice de quelque valeur, ou pour le moins de se former une théorie acceptable.

— Il y a des choses tout à fait curieuses à voir là-dedans, fit-il en indiquant du geste la chambre d'où il venait de sortir. C'est bien dommage que vous n'ayez pas le temps d'aller les regarder.

— En êtes-vous sûr? demandai-je en baissant la voix.

— Tout à fait, me dit-il sur le même ton. Il n'avait pas tort : déjà on entendait dans l'escalier le pas de la femme de charge, qui venait nous conduire au jardin.

Nous ne fîmes de ce côté aucune nouvelle découverte et M. Gryce me quitta bientôt pour descendre au sous-sol, où se trouvaient les communs. Je l'entendis plaisanter avec les filles de service et je ne doutai pas que de cette façon, sans avoir l'air d'y toucher, il ne tirât d'elles en dix minutes plus de renseignements qu'un autre n'en aurait obtenus en une heure.

Pour ma part, la curiosité qu'avaient éveillée en moi les paroles de mon collègue ne me laissait pas un instant de repos. Je profitai donc de ce moment où je me trouvais seul, pour entrer furtivement dans la chambre de M. Blake.

Une grande surprise m'y attendait. Au lieu de l'appartement luxueux où je croyais pénétrer, je me trouvai dans une pièce meublée de la façon la plus simple et tenant d'un atelier de peintre et d'un cabinet de travail tout ensemble.

Le parquet, bien ciré, n'était pas recouvert d'un tapis. J'aperçus toutefois une petite car-

LA SEMAINE CRIMINELLE
DANS L'EST

UN ASSASSINAT. — Au lever du jour, on trouva à l'entrée de la cour de la gare de Dijon-Ville, un homme de 40 ans, manouvrier, habitant rue des Facultés; il portait au-dessus de l'œil gauche une légère blessure qu'on attribua à une chute, car il ne pouvait parler. Il a succombé bientôt. Les auteurs du crime sont encore inconnus, ainsi que le mobile; le Parquet a été prévenu.
DIJON.



UNE FEMME TUÉE. — Le trouble régnait en permanence entre un journalier et sa maîtresse, une marchande foraine. Une querelle des plus violentes éclata ces jours derniers entre les deux amants. L'homme accusait son amie de le tromper. La femme lui déclara alors qu'elle allait le quitter. Désespéré, le journalier tira son couteau et le plongea dans le sein gauche de sa maîtresse qui mourut quelques heures après. Le désespoir du coupable est immense.
REIMS.



RÈGLEMENT DE COMPTES. — Deux jeunes gens de 17 à 18 ans se disputaient avec un garçon d'écurie. La querelle paraissait terminée et, déjà, les deux jeunes gens avaient fait mine de partir. Le garçon d'écurie sortit à son tour, mais ses adversaires le guettaient. Ils se jetèrent sur lui, le renversèrent et le rouèrent de coups.
SEDAN.



LES SURPRISES DE L'ADULTÈRE. — Au petit village de Massy, le secrétaire d'un syndicat de Paris, abandonné par sa femme, venait l'autre jour relancer celle-ci qui habitait le pays avec un amant. Les deux fugitifs se trouvaient à table quand son mari se présenta devant la porte ouverte. Une querelle rapide eut lieu et la femme gifla son mari. Ce dernier, tirant un revolver de sa poche fit feu sur sa femme qu'il tua net; d'un second coup, il blessa son rival, puis il alla se constituer prisonnier.
CLUNY.

A LA JUSTICE DE PAIX

LES INFIRMITÉS
DE Mme VENTREGRIS

C'est une simple affaire de conciliation.
M. LE JUGE DE PAIX. — Femme Ventregris, vous réclamez la restitution de onze montres, évaluées en moyenne à quinze francs pièce, ou bien une somme de cent soixante-cinq francs, au sieur Théobald Purotin, se disant professeur de musique instrumentale et de langues vivantes, ici présent et comparant, que vous avez appelé devant moi en conciliation.

M'AME VENTREGIS. — Oui, monsieur.
M. LE JUGE DE PAIX. — Reconnaissez-vous, Purotin, devoir onze montres à la femme Ventregris?

Purotin. — Moi?... Pas le moins du monde. Que pourrait-elle faire de onze montres?
M. LE JUGE DE PAIX. — C'est vrai... Vous faites le commerce d'horlogerie?

M'AME VENTREGIS. — Moi? Point-n-en tout. J'suis concierge et marchande d'abats. V'là mon état. Et je n'en rougis pas.

M. LE JUGE DE PAIX. — Mais à qui appartiennent-elles, ces montres?

Purotin. — A moi. On me les a bel et bien données...

M'AME VENTREGIS. — A mon égard... A cause que c'était moi.

M. LE JUGE DE PAIX. — Tout cela n'est pas clair. M'AME VENTREGIS. — C'est bien simple : En déduction de mes infirmités.

M. LE JUGE DE PAIX. — Quelles infirmités?

M'AME VENTREGIS. — Les celles que je n'ai pas, pardonne! Vu et en rapport de leur guérison... C'est le trafic de ce gremlin-là qu'en est cause...

M. LE JUGE DE PAIX. — Cause de quoi?

M'AME VENTREGIS. — De tout, je n'crains pas de l'dire... Et v'là l'pouquoi d'la raison dont auquel je réclame les montres.

M. LE JUGE DE PAIX. — C'est à devenir enragé!... Essayons de démêler quelque chose dans cet imbroglio... Voyons, madame Ventregris, vous avez été guérie de vos infirmités?

M'AME VENTREGIS, fièrement. — Pisque je les ai pas z'évues, pas malin d'être guérie, pas vrai? Seulement, sous le rapport des montres, c'est quasi tout comme, vu que c'est rapport à moi que mon genre a donné les certificats.

M. LE JUGE DE PAIX, s'arrachant les cheveux. — Votre genre?... Où est-il votre genre? Qu'a-t-il à voir dans l'affaire?

M'AME VENTREGIS, montrant Purotin. — Le v'là!... C'est ce joli coco-là... en chair et en os...

M. LE JUGE DE PAIX. — Vous parlez de certificats. De quels certificats s'agit-il?

M'AME VENTREGIS. — Les ceusses des gazettes. J'en rougis pas... Vous pouvez les lire à haute voix...

Elle fait passer un paquet de journaux au juge de paix.

M. LE JUGE DE PAIX. — Pour vous faire plaisir, lisons le numéro un. Le voici. Ecoutez : « La veuve Ventregris, concierge, 149, rue de Viarmes, ma belle-mère, était muette depuis trente-six mois, ce qui en faisait une des curiosités de la corporation. Un médecin bien inspiré me conseilla de lui badigeonner la langue avec votre admirable teinture de quadruple arnica japonais. Un demi-flacon fut suffisant. L'effet fut prodigieux. On ne peut plus la faire taire. Elle a colporté tant de cancanes et de fausses nouvelles, dit tellement d'injures et de grossièretés aux locataires, qu'aujourd'hui les trois quarts des appartements et logements sont vacants. » C'est signé : Théobald Purotin, professeur d'occirina et de langues vivantes, 562, rue des Vieilles-Haudriettes.

M'AME VENTREGIS, montrant le poing à Purotin narquois. — Canaille! Faudra ben qu'ma fille te laisse en plan!...

M. LE JUGE DE PAIX. — Faut-il lire une seconde attestation?

M'AME VENTREGIS. — N'empêche que je suis au-dessus de ça, allez. Marchez tout d'même.
M. LE JUGE DE PAIX. — Tâchez, je vous en prie,

d'écouter en silence. Je lis : « Ma charmante belle-mère, la veuve Ventregris, concierge, 149, rue de Viarmes, qui ne fréquente pas toujours des gens très propres, avait contracté une maladie cutanée en serrant la main au moins dégoûtant de ses trop nombreux amis. Mais vos pilules gréco-monégasques lui ont fait une des peaux les plus remarquables de son quartier comme finesse et blancheur. Avis aux amateurs. — Théobald Purotin, professeur d'accordéon et de langues vivantes, 592, rue des Vieilles-Haudriettes. »

M'AME VENTREGIS. — Dans ma jeunesse, on m'avait surnommée Peau-Fine.

M. LE JUGE DE PAIX. — Lisons-nous toujours?

M'AME VENTREGIS. — Quand on y est, on y est.
M. LE JUGE DE PAIX. — Voici une autre éducation : « Dernièrement madame Ventregris, ma belle-mère, concierge, 149, rue de Viarmes, a été pincée jusqu'au sang, dans un endroit charnu mais sensible, par un crabe présentant tous les symptômes de l'hydrophobie. J'ai immédiatement canterisé la plaie avec votre crayon salulaire archipastorien. Les effets de ce traitement ont été surprenants. Guérie immédiatement et radicalement, ma belle-mère est devenue de plus en plus aimable, douce et polie, et fait l'admiration de tous ceux qui la fréquentent. » C'est signé : Théobald Purotin, naturellement.

M'AME VENTREGIS. — Y'en a toujours. Ah! il a la plume facile, mossieu mon genre.
(A suivre.)
Le Greffier.



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS LE NORD

ÉPOUSE CRIMINELLE. — Une femme, lasse des reproches que lui faisait son mari pour son intempérance, s'arma d'un fusil et, en présence de son fils, fit feu sur son mari. Il put lui arracher l'arme, évitant ainsi la mort. La chaise sur laquelle le fils était assis a été fracassée.

HAZEBROUCK.



UNE AFFAIRE DE COUPS. — Les mineurs d'une équipe commandée pour dix heures au soir se mettaient en tenue. Un de leurs camarades entra dans la salle, salua ses collègues en les traitant de « mouchards ». — « Tu en es un toi-même », lui répondit un des mineurs. Furieux, le nouveau venu s'élança sur celui qui lui avait ainsi riposté et qui était en train de délaier ses souliers. D'un formidable coup de poing il lui brisa la mâchoire, puis, s'acharnant sur lui, il le roua de coups. On eut toutes les peines du monde à procéder à l'arrestation de la brute.

MERICOURT.



COUPS DE COUTEAU. — Vers huit heures et demie du matin, un journalier se trouvait dans un estaminet, lorsque survint un individu qui lui en voulait. Les deux hommes sortirent dans la rue. Le nouveau venu se jeta aussitôt sur son adversaire et le frappa à la gorge, à l'aîne et aux mains de quatre coups de couteau.

VALENCIENNES.



UNE RIXE. — Toute la journée, une jeune femme s'était enivrée ; le soir venu, elle se disputa avec son ami qu'accompagnait un autre individu et une femme. Le premier fut fort en colère quand il vit sa maîtresse dans un tel état d'ébriété. Il manifesta son mécontentement en appliquant une paire de gilles à la jeune femme. Celle-ci prit alors son couteau et frappa son amant en pleine poitrine. Quoique blessé, le jeune homme tira son couteau à son tour et le plongea dans le dos de sa maîtresse à quatre reprises.

ROUBAIX.

petite, posée non pas au milieu de la chambre, ni devant la cheminée, mais dans un coin, sous un tableau de grande allure, qui me parut d'emblée le seul objet digne d'arrêter mon attention.

C'était le portrait d'une jeune femme, à la beauté fière et captivante à la fois, dont les grands yeux noirs brûlaient d'un feu sombre. Sur sa tête étaient échafaudés en une coiffure savante d'opulents cheveux d'un noir de jais qui formait contraste saisissant avec le rouge écarlate du capuchon de sa sortie de bal.

— Une sœur, probablement, me dis-je en moi-même. C'est un portrait trop moderne pour être celui de sa mère.

Je m'approchai de la toile pour voir si je ne reconnaîtrais pas, dans les traits finement ciselés de la brune beauté, quelque ressemblance avec le visage plus accentué du personnage impassible que j'avais eu sous les yeux une demi-heure auparavant.

En ce faisant, je fus frappé de l'épaisseur lourde et disgracieuse du cadre qui entourait le portrait. Je me demandai comment il se faisait que pour une œuvre d'art d'une pareille beauté on n'eût pas pris la peine de commander un cadre plus en rapport avec le sujet.

Quant à la ressemblance que je cherchais, je crus la trouver dans l'expression des yeux, qui étaient de la même couleur que ceux de M. Blake, mais plus grands et plus expressifs.

Je me disposais à passer un rapide examen du reste de la chambre, lorsque subitement je me trouvai face à face avec Mme Daniels, qui prit en me voyant un air contrarié.

— C'est ici la chambre de M. Blake, me dit-elle avec une certaine dignité. Personne n'y entre jamais que moi, pas même les gens de service.

Jetant un dernier coup d'œil autour de moi, dans l'espoir de découvrir ce qui avait pu causer à M. Gryce la satisfaction trahie par lui, je m'excusai de mon indiscretion et je suivis la femme de charge dans le vestibule.

— J'ai vu cette toile par la porte entrouverte, lui répondis-je. Elle m'a paru si belle que je n'ai pu résister à la tentation de venir l'admirer de plus près. C'est un portrait vraiment superbe. Une sœur de M. Blake, sans doute ?

— Non, c'est sa cousine, fit Mme Daniels sèchement. Elle referma ensuite la porte derrière nous, d'un geste qui exprimait clairement à quel point elle était mécontente.

Forcé me fut de renoncer à me renseigner par moi-même sur la découverte de M. Gryce. Celui-ci remonta au bout de quelques instants pour entamer avec Mme Daniels un dialogue auquel je prêtai toute mon attention.

— Il paraît, madame, à ce que me dit mon jeune collègue, que vous consentez à prendre à votre charge tous les frais que pourront entraîner nos recherches ?

— Dans la limite de mes moyens, monsieur, j'ai à la banque une dizaine de mille francs qui sont à votre entière disposition. Si j'en avais davantage, ce serait encore la même chose ; malheureusement, je ne suis pas riche ; je ne peux vous offrir que ce que je possède.

« Je vous dirai, pourtant, ajouta Mme Daniels, visiblement en proie à une grande agitation, que si le besoin s'en faisait sentir, vous pourriez compter sur des sommes beaucoup plus importantes. Je... je... peux pour ainsi dire vous le promettre. Seulement il faut qu'Emilie se retrouve, et cela bientôt.

— Vous avez réfléchi, madame, que cette jeune fille peut très bien revenir de son propre mouvement ?

— A condition qu'on ne l'en empêche pas ! Si elle était libre de revenir, elle serait déjà ici, je vous assure.

— Elle était donc si heureuse chez vous ? Les jeunes personnes ont quelquefois d'étranges fantaisies.

— Etille se plaisait bien à l'hôtel, déclara la femme de charge. C'était une jeune fille très sérieuse pour son âge. Mais en dehors de cela, elle avait pour moi une grande affection. Jamais elle ne serait partie comme elle l'a fait, si on ne l'y avait contrainte. Je peux vous l'affirmer. Je sais bien qu'elle n'a pas poussé de cris, quelle a pris le temps de mettre son chapeau et son châle. Mais elle n'était pas fille à faire du scandale. Elle se serait laissé tuer par ces hommes plutôt que de pousser un cri.

— Pourquoi dites-vous « ces hommes » ?

— Parce que je suis sûre d'avoir entendu deux voix d'hommes dans la chambre.

— Hum ! Seriez-vous capable de reconnaître ces voix, si jamais vous les entendiez ?

— Nullement...

En prononçant ce mot, Mme Daniels avait pris un air étonné qui n'échappa point à l'attention de M. Gryce.

— Si je vous ai demandé cela, fit-il, c'est par suite d'une circonstance qui m'a été rapportée. Il paraît que M. Blake avait tout récemment à son service un valet de chambre, qu'on a vu, plus d'une fois, faire les yeux doux à votre lingère lorsqu'il la rencontrait dans la maison.

Mme Daniels devint pourpre de colère.

— C'est un infâme mensonge, dit-elle. Henry était un garçon qui savait se tenir à sa place... Je ne souffrirai pas qu'on dise de pareilles choses devant moi... Emilie était... était tout à fait au-dessus de sa condition... je...

— Parfaitement, parfaitement, concéda M. Gryce. Mais parce qu'un chat regarde un roi, il n'est pas dit que la réciproque soit également vraie. Nous sommes bien obligés de penser à tout.

— Vous perdez votre temps si vous pensez à des choses comme celle-là.

M. Gryce lissait doucement son chapeau du revers de sa manche.

— Mme Daniels, fit-il, vous nous faciliteriez beaucoup les choses en nous disant pourquoi vous vous intéressez tellement à cette jeune fille. Le moindre renseignement sur sa vie passée contribuerait davantage à nous mettre sur la piste que tout l'argent du monde.

Le visage de Mme Daniels se rembrunit visiblement.

— Ne vous ai-je pas déjà dit ce que je savais ? fit-elle d'un ton maussade. Qu'elle est venue me demander du travail l'année dernière, quelle m'a plu et que je l'ai engagée. Elle ne nous a pas quittés depuis et...

— En un mot, vous ne voulez rien nous dire... dit M. Gryce en l'interrompant.

A ces mots, elle perdit contenance ; son visage prit une expression indécise.

— Je doute fort que nous arrivions à quelque chose dans ces conditions, insista M. Gryce.

Mais déjà les traits de Mme Daniels avaient repris leur expression habituelle.

— Vous faites fausse route, dit-elle. Je veux bien admettre qu'Emilie avait un secret. Il serait étonnant qu'elle n'en eût pas, étant donné ce que je vous ai dit sur son compte. Mais cela n'a rien à voir avec sa disparition. Je vous en ferais part, que cela ne vous aiderait en rien. J'en suis absolument certaine ; aussi continuerai-je à me taire.

Mme Daniels était évidemment femme à ne se laisser émouvoir ni par les menaces ni par des promesses. Elle était résolue à ne rien dire et ne parlerait pas. M. Gryce le comprit.

Il s'abstint d'insister davantage sur ce point.

— Vous ne refuserez pourtant pas de nous dire quels étaient les menus objets — des bagatelles, disiez-vous à mon collègue — qu'elle a emportés avec elle en partant ?

(Lire la suite au prochain numéro.)



LA SEMAINE CRIMINELLE dans le Midi et le Centre

ARRESTATION MOUVEMENTÉE. — Un déserteur recherché pour vol avait réussi à échapper à toutes les recherches. Les gendarmes finirent par le découvrir dans un auberge. Une lutte s'engagea alors entre les trois gendarmes et le déserteur, et ce ne fut sans peine que celui-ci put être réduit à l'impuissance et enchaîné. Le bandit, qui s'était vanté un jour de résister et d'échapper à quatre gendarmes, se trouvait enfin pris. CHAROLLES.



TENTATIVE DE MEURTRE. — Agé de 25 ans, boîtier et ne pouvant marcher qu'avec une béquille, un cultivateur, persuadé que son voisin avait détourné sa sœur, vint lui demander s'il était disposé à l'épouser. Sur son refus, il s'arma de son fusil et fit feu sur son adversaire qui fut atteint au cou, à la figure, et à l'épaule gauche. FAMIERS.



DOUBLE TENTATIVE D'ASSASSINAT. — Au milieu de la nuit, un cultivateur et sa femme, habitant une métairie isolée, furent réveillés en sursaut. Un individu armé d'un trident, s'acharnait sur eux. Le mari put se lever et s'arma d'un revolver. L'assassin prit aussitôt la fuite, mais ses victimes l'avaient reconnu et elles purent le faire arrêter. L'état des blessés est grave. CASTELNAUDARY.



UNE VENGEANCE. — A la suite de son divorce, une jeune femme s'était remariée. Elle passait dans une rue avec son mari, quand elle rencontra le premier. Les deux hommes s'injurèrent au sujet d'une dénonciation qui aurait été faite à la rigie par le premier mari contre son remplaçant. L'époux divorcé sortit tout à coup un revolver et fit feu sur son adversaire qui, atteint dans la région du cœur, expira peu après. CLERMONT-FERRAND.

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

LE CRIME DE PONTIVY. — Une affaire qui, depuis qu'elle s'est produite, n'a pas cessé de causer dans tout le Morbihan une émotion profonde, vient de recevoir sa solution devant la Cour d'assises de Vannes.

Le 22 septembre dernier, le cirque Anctlot-Plège donnait une représentation à Pontivy. Pendant que l'écuycère traversait en souriant des cerceaux de papier et que le clown jetait en l'air son bonnet de feutre blanc, quelqu'un s'approchait du juge d'instruction, M. Le Huerou-Kerisel, assis parmi les spectateurs, et venait lui parler à l'oreille. Le magistrat quittait son fauteuil et sortait. A quelques pas du cirque, en pleine rue, à dix heures du soir, devant la sous-préfecture, on venait d'assassiner un homme, M. Düringer, un riche brasseur fort connu à Pontivy.

Le malheureux avait reçu un terrible coup de couteau dans l'abdomen ; il mourut quelques instants plus tard.

On ne tarda pas à soupçonner son cousin, un jeune homme nommé Le Brigand, maître d'études au collège et que certains représentaient à tort comme l'amant de M^{me} Düringer. Plusieurs personnes, notamment un volutier, affirment devant la Cour recon-

naître en lui un jeune homme qu'ils avaient vu fuir à bicyclette.

Le Brigand, lui, ne cessa pas un instant de protester de son innocence. Au moment même où le jury allait se retirer dans la salle des délibérations, le président ayant demandé à l'accusé s'il avait à ajouter quelque chose pour sa défense, celui-ci répondit :

— « Sur la vie de maman, sur tout ce que j'ai de plus cher au monde, sur le souvenir que j'ai gardé de mon père, je jure que je suis innocent ! »

Et, éclatant en sanglots, il s'affaissa sur son banc.

Pendant ce temps, M^{me} Le Brigand mère pleurait à chaudes larmes, faisant entendre de longues plaintes.

Mais, après une courte délibération, le jury rapporte un verdict négatif. Le Brigand est acquitté. Des applaudissements éclatent de toutes parts et les amis du jeune étudiant escaladent le banc des accusés et le pressent dans leurs bras.

M^{me} Le Brigand continue à verser des larmes, mais ce sont des larmes de joie maintenant.

Elle est partie aussitôt pour Lochrist, emmenant son fils, qu'elle ne veut plus quitter.

LE DOUBLE ASSASSINAT DE SAINT-NAZAIRE. — Les nommés Acarie, Merlet et Lesage cheminaient de compagnie dans la matinée du 13 septembre dernier, quand ils rencontrèrent un nommé Chevalier, déserteur des bataillons d'Afrique. Ils passèrent la journée à boire et vers le soir, Chevalier, n'ayant plus d'argent, étrangua Acarie et le dévalisa. Un mendiant, nommé Mosso, couché dans l'herbe, assista au crime. Chevalier n'hésita pas à l'étrangler à son tour.

Les coupables furent arrêtés ; mais Chevalier se pendit.

Ses complices, Lesage et Merlet, comparurent seuls devant la Cour d'assises de la Loire-Inférieure qui acquitta Merlet et condamna Lesage à huit ans de réclusion et vingt ans d'interdiction de séjour.

LE CRIME DU TIRAILLEUR. — Le Conseil de guerre d'Alger, présidé par le lieutenant-colonel Simon du 1^{er} tirailleurs, a jugé le nommé Cherif Ben Amar, qui, dans la nuit du 2 novembre dernier, avait assassiné un de ses coreligionnaires, Bouaichouli, gardien de nuit, et tenté d'assassiner un autre indigène, Hadj Ben-Moussa.

Ce crime ayant été commis à Djelfa, territoire militaire, l'accusé comparut devant la juridiction militaire.

Le Conseil ayant rapporté un verdict affirmatif sur toutes les questions, écartant les circonstances atténuantes, l'accusé est condamné à mort.

UN ASSASSINAT. — La Cour d'assises des Vosges a jugé le cultivateur Lucien George, d'Hautmont, accusé d'assassinat.

Marié en mai 1901, puis divorcé, George avait jeté son dévolu sur une demoiselle Richard Lecomte, fille daubergiste, dont il se proposait de faire sa seconde femme.

Eurent-ils des relations ensemble, l'information n'a pu l'établir. En mars 1908, la famille Lecomte enjoignit à George de cesser ses visites et entra en pourparlers avec un nommé Tisserand, autre compétiteur à la main de la jeune fille.

George fit échouer ces projets en dénonçant la conduite de Richard, conduite qui n'était pas exempte de reproche.

La jeune fille éprouva alors du dégoût pour le cultivateur qui, se voyant définitivement évincé, songea à se venger.

Le 3 juillet, après l'avoir mise une dernière fois en demeure de l'épouser, ce à quoi elle se refusa, il la tua d'un coup de fusil.

Arrêté, il avoua son crime tout en contestant la préméditation.

George a été condamné à mort.

CONDAMNATION D'UN ANARCHISTE. — L'anarchiste Paul Sabatier, qui tua le 3 novembre dernier l'agent de police Serayssak, au moment où celui-ci allait procéder à son arrestation, a été condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'assises du Tarn-et-Garonne.

FLEURS DE PARIS

Grand Roman Moderne

PAR MICHEL ZÉVACO

XXIII

JEAN NIB* (suite).

La question est affreuse. Quel que soit le criminel, quel que soit le forfait qu'on lui reproche, le prisonnier qui a une question de ce genre à se poser est un homme à plaindre... Que vont devenir ceux que j'aime?... Si les murs du Dépôt pouvaient dire combien de fois cette question s'est dressée dans l'ombre des cellules, quelles larmes brûlantes elle a arrachées, quels cris de rage, de révolte et de douleur, quelles visions ont assailli les misérables qui voyaient la femme aimée ou les enfants errants la nuit au souffle du hasard, cherchant en vain le gîte et la pâée, tendant la main au passant qui tourne la tête; oui, si les murs du Dépôt pouvaient parler, on aurait peut-être une idée de l'enfer social, et on frémerait d'épouvante... Mais les murailles des prisons ne parlent pas et gardent leurs hideux secrets...

— Que va devenir Rose-de-Corail?... Dans la guerre des rues, Rose-de-Corail n'était pas seulement sa compagne, la louve de ce loup; elle était le repos de cet esprit où bouillonnait la fournaise des rancœurs et des appétits; le coin de tendresse et de sentiment dans cette âme ulcérée; un pan de ciel bleu sur l'orage de cette pensée. Jean Nib aimait Rose-de-Corail. C'est tout ce qu'il avait jamais aimé au monde. Seulement, jusqu'à ce moment, Jean Nib ignorait qu'il aimait Rose-de-Corail. Sûrement, il savait bien qu'elle lui était nécessaire, et qu'il y avait entre eux des liens de tendresse et d'habitude. Mais jamais, depuis qu'il la connaissait, ils ne s'étaient séparés, même pour quelques heures. Et voici que, dans sa cellule du Dépôt, sous le regard fixe qui faisait du judas un visage, qui donnait une expression formidable à cette porte fermée sur lui, là, dans la nuit, à l'heure où il venait d'être pris, Jean Nib ne se demandait pas ce qu'il allait devenir, lui, pour combien d'années il allait être retranché du monde... il se demandait :

— Que va devenir Rose-de-Corail?... Une profonde angoisse, venue de très loin, peu à peu, montait jusqu'à sa gorge; il sentait que ses yeux auraient voulu pleurer; d'obscures pensées tourbillonnaient dans sa tête; la douleur et la jalousie l'assaillaient à la fois, car si Rose-de-Corail lui demeurait fidèle, elle souffrirait les pires tortures, et si elle ne voulait pas souffrir, il fallait qu'elle lui fût infidèle... Il imagina alors la vie de celle qu'il aimait. Comme tous les hommes dans toutes les occasions critiques, il juxtaposa à son malheur réel le malheur imaginaire qu'il créait et comme tous les hommes en ces heures terribles où l'esprit s'égare, il vit que le malheur réel n'était rien auprès du malheur qu'il créait... Il vit Rose-de-Corail affolée le cherchant partout, puis apprenant son arrestation... Il la vit pleurer... Il la revit à la cour d'assises et entendit son dernier adieu, au moment où, la condamnation prononcée, on l'emmenait... Lui parti de vivre la Nouvelle, il la revit, essayant de vivre, luttant contre la misère, s'acharnant à la fidélité... Puis, enfin, succombant... Et alors, l'impression de douleur et de rage fut si violente, qu'il se redressa avec un rugissement et, les poings crispés, les yeux fauves, la bouche prête à mordre, sa face de lion convulsée, terrible, il sauta au milieu de la cellule...

— Faut-il te mettre la camisole de force? Veux-tu les poucettes, hein? Au pied, nom de Dieu! ou gare la trique!... Jean Nib regarda autour de lui. D'où venait cette voix rude, enflée de mépris, la voix stupide et féroce du gardien dont chaque geste, chaque œillade, chaque parole, chaque intonation, sous le plus hideux des cabotinages, signifient :

— Je suis l'Honnêteté, moi! Et toi, tu es l'Abjection! Je suis ton maître, tu m'appartiens; gare à toi, si tu bronches. Car on ne badine pas avec l'Honnêteté! Jean Nib aperçut alors la figure encastrée dans le judas...

Cette vision, après celle qu'il venait d'avoir, lui sembla grotesque, et il éclata de rire. Il se recoucha, presque apaisé. — C'est drôle, songea-t-il, la première fois que j'ai vu Rose-de-Corail, je n'aurais jamais pensé qu'elle deviendrait ma gigolette à perpète... Et, pourtant, il y a quatre ans de ça, et rien qu'à l'idée que peut-être c'est fini, que peut-être je ne la verrai plus, je me sens froid au cœur et je crois que je pleurerai, si mes yeux savaient pleurer... Je m'en souviens comme d'hier... Ça s'est passé au cabaret des Croque-Morts. C'était la fête à la porte Saint-Ouen. Il y avait des balançoires et des marchandes de frites. Il faisait rudement chaud, ce jour-là. Vrai, je me rappelle qu'on cuisait; et, comme le soleil baissait, moi, j'étais assis devant la porte des Croque-Morts, avec des aminches; on sirotait une verte en grillant des sèches et voilà que tout à coup je vois la même qui passait...

Jean Nib souffla fortement. Il avait croisé ses deux bras sous sa tête, et, souriant, il évoquait ses souvenirs d'amour, sous l'œil du gardien braqué sur lui.

— Elle avait sa petite jupe noire et son jersey rouge, continua-t-il dans sa rêverie. Un petit ruban de velours rouge autour du cou, ses petits souliers découverts; je vis ses cheveux qui flambaient sous les derniers rayons du soleil, je vis ses lèvres de corail, sa figure mate, son regard droit qui vous plonge jusqu'à l'âme, et, dès lors, il me sembla que j'étais à elle...

— Ça, dit Biribi, c'est une gigolette qui commence son quart. Elle est girouette, la même. Je la retiens... « Et je sentis que le sang me montait à la tête. Je me levai. Je plaquai ma main sur l'épaule de Biribi. Et je lui dis très doucement :

— « Toi, ne bouge pas d'ici... n'est-ce pas?... » Biribi me regarda en se soulevant comme pour m'empoigner, puis je le vis palir et se rasseoir... et je partis... quelques pas plus loin, j'ai rejoint Rose-de-Corail...

Jean Nib respira dans un large et profond soupir.

— La peur des poucettes la malé, grommela la figure encastrée dans le judas comme ces masques sculptés dans les ogives des cathédrales en vieux bois.

— Pourquoi je me suis approché d'elle, poursuivit la pensée de Jean Nib, jamais je ne l'ai su. Mais quand je lui ai adressé la parole, j'ai senti que ma gorge se serrait... La gosse paraissait avoir du chagrin, et je lui dis : « Alors, ça marche-t-il comme tu veux, la même?... » Elle me sourit après m'avoir longuement regardé : « — Qu'est-ce que tu fais par là? » que j'y repique. Elle hausse les épaules et me répond : « J'en sais rien. Je m'ai sauvée de chez mes parents qui me battaient tout de même de trop, et voilà... — Veux-tu que je te paye une tournée de balancoire? — Je veux bien... » Oui, ce sont bien là nos premières paroles. C'est drôle. Je croyais que c'était oublié, mort, enfoui dans les choses dont on ne se rappelle plus, et voilà que je revois, que j'entends tout cela... il n'y a pas dix minutes que ça s'est passé, on dirait! Tout y est, depuis la pâleur et le mauvais regard de Biribi, jusqu'à la mine heureuse et au rire de Rose-de-Corail qui s'élançait sur la balancoire... Et la voilà partie dans les airs... moi, en bas, je regardais ses bras fermes tendus sur les deux cordes, et ses genoux qui serraient sa robe noire, et ses yeux, ses beaux yeux bruns où il y avait comme une petite flamme rouge et qui me souriaient lorsqu'elle redescendait vers moi... et puis, tout à coup, voilà que la gosse a été trop haut!... une

corde se décroche!... et je vois Rose-de-Corail lancée en l'air... bon sang, que j'ai eu peur!...

Jean Nib, à ce souvenir, frissonna comme s'il eût revu Rose-de-Corail lancée dans les airs... puis un sombre sourire d'orgueil vint illuminer son rude visage.

— C'est qu'elle n'a pas poussé un cri! poursuivit-il dans cette évocation de son passé. Et puis, j'étais là, moi! Je ne sais pas comment ça s'est fait, ni comment j'ai pu me placer devant elle, ni comment elle est retombée dans mes bras... Mais ça y a été!... c'est dans mes bras qu'elle est retombée... et je n'ai pas flanché!... je me rappelle qu'on a crié : « Bravo! » Ça m'était bien égal. La même était dans mes bras, je ne la lâchai pas tout de suite... je la serrais sur ma poitrine, et elle appuyait sa tête sur mon épaule... mon cœur battait à rompre, et je sentais le sien qui battait comme le mien... Alors, je lui ai dit : « Veux-tu être à moi?... » Et elle m'a répondu oui de sa bouche, de ses yeux, de tout son être... et depuis, nous nous aimons...

Parvenu à ce point de ce monologue qui était un récit qu'il se faisait à lui-même, Jean Nib ouvrit les yeux comme s'il se fût attendu à voir le visage de Rose-de-Corail penché sur lui. Mais il ne vit que le plafond gris de la cellule et fronça les sourcils.

— Que va-t-elle devenir sans moi? répéta-t-il... Ah ça, mais je souffre, moi!... Si je pouvais ne pas seulement penser à elle!... Si je pouvais ne pas l'avoir connue!... Voilà, je ne l'aimerais pas, je serais seul, tout seul dans la vie, et alors, ça me serait bien égal d'aller à la Nouvelle, ou ailleurs! Pourquoi l'ai-je rencontrée?... Drôle d'existence que la mienne, tout de même! Aussi loin que je remonte, je me vois toujours seul et misérable... je me vois, tout gosse encore, marchant par les chemins, demandant de l'ouvrage dans les fermes... puis arrivant à Paris!... je devais avoir dix ans alors; comment ai-je vécu depuis? Des coups, de la faim, du froid, de la misère, en veux-tu, en voilà!... Oui, mais avant!... jusqu'à dix ans!... comment ai-je vécu?... Ça, mon vieux, pas moyen de le savoir : il y a un trou, c'est du noir, nib, rien!... je me rappelle ce médecin qui a dit que j'avais eu une fièvre cérébrale étant gosse, vers les huit ans, et que ma mémoire avait dû s'abolir là... le fait est qu'on a eu beau m'interroger lorsque les agents m'ont ramassé le soir de mon arrivée à Paris, jamais je n'ai pu dire qui j'étais! Jamais je n'ai pu me rappeler d'où je venais! Jamais je n'ai pu savoir ce que j'avais été jusqu'à huit ans... jamais je ne le saurai... jamais!...

Jean Nib, les sourcils froncés, la figure contractée par l'effort, Jean Nib, immobile sur sa couchette du Dépôt, sous le regard impassible du gardien qui le surveillait, Jean Nib faisait une tentative désespérée pour fouiller dans ses souvenirs, galvaniser sa mémoire, et savoir ce qu'il avait été avant la fièvre cérébrale qui, sur les huit ans, avait aboli en lui la faculté du souvenir!...

XXIV

LA MASURE DU CHAMP-MARIE

La maison située en face du bastion où nous avons conduit nos lecteurs s'appelait maison du Champ-Marie, peut-être parce qu'un passage de ce nom aboutissait non loin de là ou peut-être parce que le terrain où elle s'élevait avait fait partie du Champ-Marie avant que toute cette vaste bande de terre qui avoisinait les fortifications ne se fût couverte de constructions; en moins de quinze ans, ce quartier comme bien d'autres a changé de figure, et, là comme ailleurs, il y a des noms qui surnagent sur un passé noyé dans un océan de moellons. Cette maison n'était guère

qu'une mesure. Depuis longtemps elle menaçait ruine; les locataires sérieux l'avaient désertée; les travaux de démolition et de reconstruction qui ont fait surgir à cette place le bel immeuble qu'on peut y voir aujourd'hui n'étaient pas commencés. La mesure était donc abandonnée — sauf par un seul locataire faisant office de gérant ou de gardien. Ce gérant louait à la semaine ou même à la nuit des portions plus ou moins considérables de cette vieille bâtisse, et, comme il se fût cru déshonoré s'il avait remis au légitime propriétaire un centime des petits bénéfices qu'il réalisait ainsi, il fermait les yeux sur ce qui se passait chez ses locataires d'occasion; au besoin, moyennant finances, il leur eût donné un coup de main pour l'accomplissement de certaines besognes mystérieuses. C'est dans cette mesure que Jean Nib avait loué deux pièces du rez-de-chaussée pour y loger Hubert d'Anguerrand; et c'est là, aussi, que Biribi avait conduit Marie Charmant.

La nuit où Jean Nib partit pour l'expédition dirigée contre la villa du marquis de Perles, Rose-de-Corail fut chargée de la surveillance du baron.

Rose-de-Corail, lorsque Jean Nib lui avait annoncé qu'il renonçait aux cent mille francs promis par Charlot, n'avait pas fait d'objection. Lorsqu'elle avait su qu'il ne fallait pas toucher aux vingt-cinq mille qu'elle gardait sur elle, Rose-de-Corail n'avait élevé aucune réclamation. Si Jean Nib lui avait dit de jeter au feu ces vingt-cinq billets bleus, elle eût obéi sans hésitation. Elle ne comprenait pas très bien pourquoi Jean Nib, misérable, mal vêtu, mangeant à peine à sa faim, ne voulait pas toucher à cette fortune; peut-être, d'ailleurs, ne le comprenait-il pas lui-même. Mais Rose-de-Corail ne cherchait pas à comprendre; elle obéissait, voilà tout. Jean Nib était son dieu. Elle mettait toute la force et toute l'ingéniosité de son esprit à veiller sur lui, car Jean Nib était d'une imprudence exorbitante. Simple-ment, elle souffrait quand il n'était pas près d'elle.

En la quittant pour aller au rendez-vous nocturne de La Veuve, Jean Nib se contenta de lui dire que, sans doute, il rentrerait avec de l'argent. Il assura qu'il serait de retour vers six heures du matin. Rose-de-Corail le vit donc partir sans inquiétude, et murmura simplement en le serrant dans ses bras :

— De la galette! Ça ne serait pas trop tôt qu'on en voie un peu la couleur... La misère est dure, mon Jean! Tu avais dit : la première occasion sera la bonne!

— Celle-là était mauvaise, fit sourdement Jean Nib.

— Et celle de cette nuit?

— On verra!... Demeurée seule, Rose-de-Corail s'installa près d'une chandelle, à raccommo-der ses nippes; elle avait le souci de la propreté, et, si mal vêtue qu'elle fût, paraissait toujours accorte. De temps à autre, elle levait les yeux vers la porte du fond de la pièce. Elle était solidement fermée. Derrière cette porte, Rose-de-Corail entendait un pas lourd, lent et monotone : c'était le baron Hubert d'Anguerrand qui allait et venait. Il n'était pas difficile à surveiller. Depuis qu'on l'avait amené là, il n'avait pas fait une tentative pour reconquérir sa liberté...

— Drôle de type! songeait Rose-de-Corail. C'est un richard, un de la haute. Qui sait si Jean Nib ne veut pas le faire casquer? Charlot donnait cent mille francs pour dégringoler le pante... le pante en donnera peut-être le double... le triple... pour être relâché... mais si jamais il tombe dans les griffes de La Veuve?...

Pour le prisonnier, elle n'avait d'ailleurs qu'une profonde indifférence; pas la moindre pitié; si Jean Nib changeait d'avis et se décidait à dégringoler le pante, elle jouerait du couteau, voilà tout.

Le bruit des pas s'arrêta tout à coup : Hubert d'Anguerrand venait de se jeter sur le petit lit qui avait été aménagé pour lui.

— Le voilà qui va dormir, continua Rose-de-Corail. Il a tout de même de l'estomac!... quelle heure qu'il peut être?...

La nuit était profonde, le silence, aux environs, était absolu. La triste chambre où Rose-de-Corail travaillait était obscurément éclairée par une chandelle qui se mourait. Rose-de-Corail ne songeait pas à dormir. Immobile sur sa chaise, elle

* Voir l'Œil de la Police n° 44 à 63.

songeait, maintenant, le coude sur la table, et la tête dans la main; les traits de son visage, près de la chandelle, s'accroissaient avec une sorte de rudesse, dans une opposition violente de lumière et d'ombre; et un Rembrandt moderne eût trouvé là une scène saisissante à traduire. Elle était belle, d'une farouche beauté, dans ce cadre misérable, et sur ce front plissé, dans ces yeux fixes où luisait une flamme rouge, il y avait une formidable sérénité. Dans la raideur de sa pose, Rose-de-Corail semblait la figuration vivante de la Méditation criminelle.

Soudain, ce tableau disparut: la chandelle venait de s'éteindre; la chambre demeura plongée dans les ténèbres. Rose-de-Corail ne bougea pas.

— La camoufle est morte, songea-t-elle. Et je n'en ai pas d'autre. Bah!... il doit être au moins cinq heures. Dans une heure ou deux au plus, Jean Nib sera ici... Que fait-il, maintenant?... Sans doute, il se dépêche; il me semble que je le vois courir pour être plus vite près de moi... Oh! oui, dépêche-toi, mon homme!... Si tu savais comme je dépéris loin de toi, et comme je t'aime!...

Elle avait prononcé ces derniers mots presque tout haut, d'une voix d'étrange douceur.

Rose-de-Corail, dans les ténèbres, demeura immobile, à la même place, songeant au mâle qui achevait au loin l'œuvre terrible, dans le sang peut-être... évoquant des scènes de meurtre et d'effraction... songeant à ces choses formidables sans effroi ni émotion... comme la tigresse, au fond de son antre, peut songer au tigre parti pour l'affût et attendre sa part du gibier...

Brusquement, elle eut un tressaillement et se leva toute droite.

Une sorte de lumière blafarde avait peu à peu pénétré dans la chambre à travers les contrevents mal joints. Rose-de-Corail courut à la fenêtre, l'ouvrit et vit alors qu'il faisait grand jour.

— Ah! ça, gronda-t-elle, il est au moins huit heures...

Elle rentra, et se mit à tourner lentement dans la chambre, cherchant à s'imposer de la patience. Mais peu à peu, elle se sentait pâlir dans l'angoisse grandissante de cette question:

— Pourquoi n'est-il pas rentré encore?

Dans la vie exorbitante que menaient ces deux êtres, l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, aussi sincère, aussi profond, aussi violent chez elle que chez lui, cet amour était le sentiment de force et de douceur qui les dominait. Toutes leurs pensées en étaient naturellement imprégnées.

Rose-de-Corail passa en revue tous les accidents qui avaient pu arriver à Jean Nib. Et à mesure qu'elle les évoquait, elle sentait croître sa terreur. Mais en même temps, par un effort étonnant chez une femme, elle arrivait à calmer la surexcitation nerveuse qui d'abord s'était emparée d'elle.

A midi, Jean Nib n'était pas rentré.

Rose-de-Corail fit une toilette sommaire, c'est-à-dire qu'elle ramena d'un tour de main les splendides torsades de sa chevelure, revêtit la jupe qu'elle avait recommandée dans la nuit, jeta un fichu sur ses épaules et sortit en grondant:

— S'il lui est arrivé malheur... malheur à ceux qui en sont cause!

Elle portait à la main un petit sac en soie noire rattaché à son poignet par les rubans; dans le sac, il y avait son mouchoir, et, sous le mouchoir, un poignard. Une demi-heure plus tard, elle était chez La Veuve.

La Veuve n'était pas chez elle!...

Patiente et forte dans le malheur qu'elle pressentait, Rose-de-Corail se mit en faction dans la rue Letort.

— C'est La Veuve qui a poussé Jean Nib, songea-t-elle. Il faudra qu'elle me dise où il est, sinon...

Elle tâta son poignard à travers la soie du sac. Par moments, elle grelottait, et parfois d'ardentes bouffées de chaleur montaient à son front. Le soir arriva sans qu'elle eût songé à prendre la moindre nourriture. La Veuve n'avait pas reparu.

Quand elle vit qu'il faisait nuit, Rose-de-Corail fut tout à coup frappée par cette idée que Jean Nib, retenu par un incident quelconque, avait dû arriver à la mesure du Champ-Marie quelques instants après son départ et que maintenant il la cherchait...

Elle se mit à courir.

— Etais-je folle! songea-t-elle. Il est là. C'est sûr... Il m'attend!

Elle entra dans la chambre en disant d'une voix étranglée:

— Jean! Tu es là, n'est-ce pas?...

Elle toucha le lit, s'imaginant qu'il avait dû s'endormir, après les fatigues de l'expédition. Le lit était vide... Rose-de-Corail eut un soupir terrible; elle sentit le désespoir l'envahir, et ses yeux se remplirent de larmes brûlantes. Mais elle se raidit contre cette faiblesse...

— Je le trouverai!... Il faut que je le trouve, gronda-t-elle tandis qu'un tremblement convulsif l'agitait.

L'instant d'après, elle était dehors. Quant à son prisonnier, quant à Hubert d'Anguerrand, elle l'avait complètement oublié. Dehors, dans la nuit, dans ce désert sinistre des fortifs, Rose-de-Corail se mit à marcher en murmurant:

chèrent longtemps dans la direction de Saint-Denis. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin, Rose-de-Corail épuisée regarda autour d'elle.

— On est arrivé; tu peux te reposer, lui dit l'un des escarpes.

Arrivée! Où cela? Autour d'elle, il n'y avait qu'une vaste plaine; au loin, elle entrevoyait confusément des lumières.

— Assieds-toi, qu'on te dit! reprit rudement la même voix.

En même temps, l'homme appuya violemment sur les épaules de Rose-de-Corail qui tomba à la renverse; les escarpes s'assirent autour d'elle, simple manœuvre pour ne pas être aperçus de loin, et ils gardèrent le silence. Rose-de-Corail s'aperçut alors qu'elle était assise sur une sorte de talus; à dix pas d'elle, se déroulait un large ruban d'eau pai-

dernier bouillon, j'ai deux mots à lui dire... un vieux compte à régler.

— Des bêtises! fit La Veuve en tréssillant. Il fallait la noyer tout de suite. Avec une fille comme Rose-de-Corail, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

— Bah! les aminches sont des costeux. Pas de danger! A propos, ils sont quatre, et vous savez ce que je leur ai promis...

La Veuve, sans rien dire, passa dans une arrière-pièce d'où elle revint bientôt avec quatre billets de cinq cents francs qu'elle remit à Biribi.

— Quant à toi, ajouta-t-elle, tu sais ce qui t'attend si tu ne flanches pas, si tu obéis jusqu'au bout. Tu n'es qu'un misérable, je ferai de toi un milord. Pour le moment, il s'agit d'en finir avec Rose-de-Corail: vas donc, et, lorsque tu me rejoindras, tâche que ce soit réglé...

— On y va, La Veuve! dit le sacrifiant dont le visage bestial ne portait la trace d'aucune émotion.

— Tâche d'arriver à l'heure au Champ-Marie! reprit La Veuve d'un ton menaçant.

Biribi répondit par une série de gestes qui signifiaient: un coup de couteau; quelqu'un qu'on jette dans un trou; une course rapide — langage bizarre, sinistrement comique, funèbre pantomime du forban qui, au fond, trouvait très rigolo ce qui allait se passer. Voici, pour nos lecteurs, la traduction de cette pantomime: Je vais frapper Rose-de-Corail, je jeterai son cadavre dans le canal, puis je prendrai mes jambes à mon cou pour arriver à temps au rendez-vous du Champ-Marie.

La Veuve comprit parfaitement et approuva d'un signe de tête.

Biribi s'élança au dehors. Alors La Veuve eut un sourire effrayant de satisfaction, et murmura:

— Je n'ai plus qu'à attendre la visite de M. le baron Gérard d'Anguerrand, et à le conduire auprès de son noble père... L'entrevue sera touchante... dire que je vais voir cela, moi!... Hubert d'Anguerrand aux prises avec Charlot!...

Elle s'assit près de sa table et demeura immobile, en proie à une sombre rêverie.

Des heures se passèrent.

Mais cette fois La Veuve ne buvait pas... elle avait cessé de boire dès l'instant où, devant elle, Jean Nib avait prononcé le nom d'Hubert d'Anguerrand. La bouteille d'absinthe était reléguée dans un placard. Le visage de La Veuve avait perdu cette expression d'hébététe farouche que nous lui avons vue le soir où nous l'avons présentée au lecteur; mais cette physionomie était devenue formidable; en se dégageant des hideurs de l'ivresse, elle était parvenue aux hideurs de l'implacable vengeance, et de la monstrueuse, de l'abjecte chrysalide était sorti un effroyable papillon de ténèbres.

Un bruit de pas étouffés, dans l'escalier, la fit enfin tressaillir. Elle écouta. Les pas s'arrêtaient devant sa porte. Elle ouvrit et vit Adeline... Sapho. Elle entra.

— M. le baron? demanda La Veuve d'un ton rude et soupçonneux.

— Il vous attend dans la rue, dit Adeline d'une voix rauque. Hâtons-nous. La fille?

— Bon. Je vais vous conduire. La mignonne n'a pas bougé. On dirait qu'elle vous attend. Venez.

Il n'y eut pas d'autre explication entre elles.

La Veuve prit sa lampe. Elle comprenait très bien: Gérard s'occupait du père, Adeline de la fille. Lorsqu'elles furent arrivées devant la porte du gâletas, La Veuve se tourna brusquement vers Adeline.

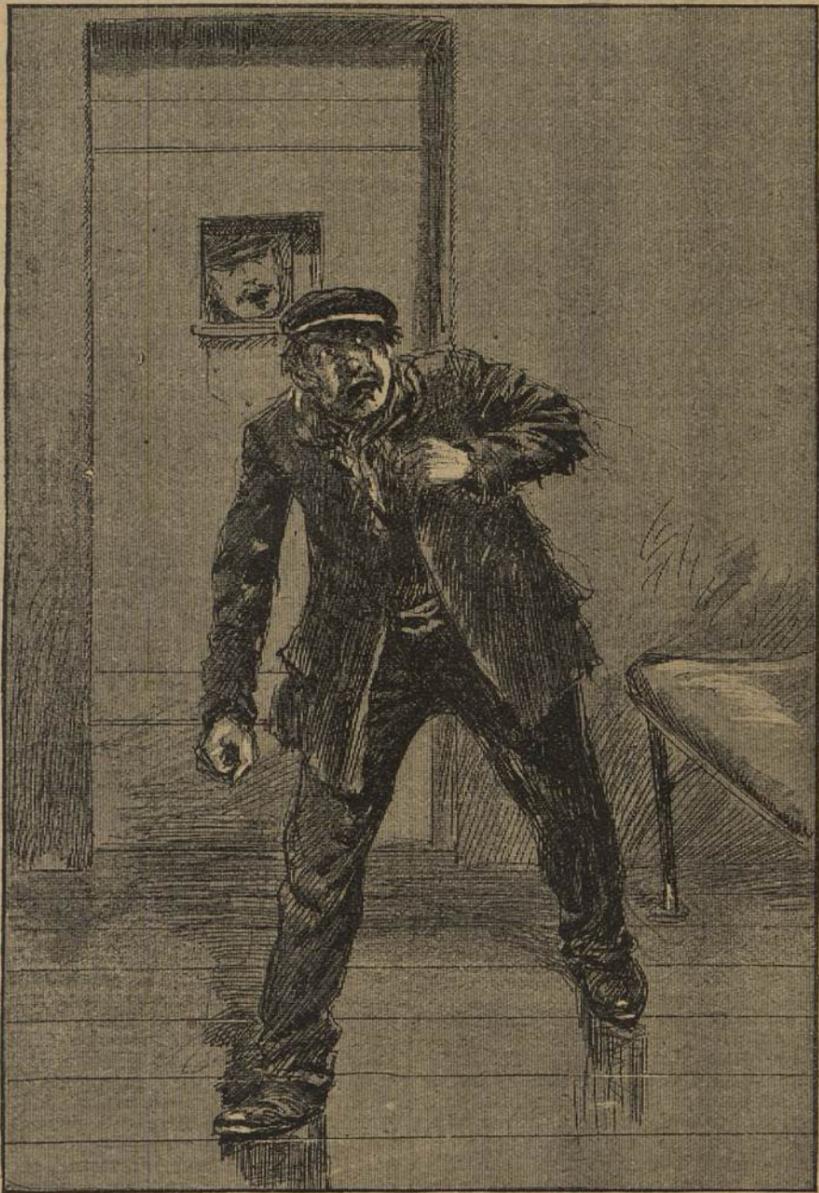
— Ah! ça, gronda-t-elle, vous savez ce qui est convenu entre nous? Vous raconterez à la petite ce que vous voudrez, ça ne me regarde pas. Mais je veux qu'elle reste ici. Je l'aime, moi, cette enfant!

— Et si je l'emmenais? demanda sourdement Sapho.

— Alors, je reprends ma liberté, madame la baronne. Nous sommes alliées. Jouons franc jeu. Je vous prévient que si vous m'enlevez la petite, demain matin Gérard saura qu'elle est vivante.

— Je vous l'achète, dit Sapho d'un ton de voix intraduisible.

(Lire la suite au prochain numéro.)



FLEURS DE PARIS. — Jean Nib, les poings crispés, terrible, sauta au milieu de la cellule. « Faut-il te mettre la camisole de force? » cria la voix du gardien à travers le judas.

— Où aller? Où le chercher?... Oh! Aux Croque-morts!...

Elle épuisait ainsi toute la série des espérances qui, l'une après l'autre, se présentaient à son esprit. Elle se prit à bondir vers la barrière qu'elle franchit, et s'élança vers le sinistre cabaret, sans s'apercevoir que deux ou trois ombres la suivaient pas à pas.

Au moment où elle allait pousser la porte des Croque-Morts, Rose-de-Corail se sentit tout à coup violemment empoignée par derrière, un bâillon lui noua les lèvres avant qu'elle eût pu proférer un cri; en même temps ses mains se trouvèrent attachées.

— C'est bon, dit une voix, conduisez-la où vous savez, les aminches. Dans deux heures, je serai là et le reste me regarde.

— Biribi!... rugit Rose-de-Corail au fond d'elle-même.

Rose-de-Corail se sentit entraînée vers la nuit; les gens qui la poussaient et la traînaient, au nombre de quatre, mar-

sible et sinistre. Alors, elle sentit un long frisson d'épouvante la secouer:

— Le canal! murmura-t-elle.

Alors, elle comprit, ou crut comprendre la vérité: Jean Nib avait réussi le coup de Neuilly; La Veuve et Biribi l'avaient assassiné pour ne pas partager; et comme on redoutait sa dénonciation, à son tour, on allait la tuer!... Rose-de-Corail songea.

— Dans deux heures, je serai là! a dit Biribi. Il me reste donc deux heures pour trouver un moyen de venger Jean Nib avant de mourir!...

Biribi s'était élançé vers Paris où il était rentré, et avait rapidement gagné le taudis de La Veuve.

— Ça y est, dit-il en entrant, Rose-de-Corail ne jaspiera pas.

— Elle est morte? demanda froidement La Veuve.

— Pas encore, ricana le monstrueux bandit. Je me charge de la petite opération. Mais avant de lui faire boire le

LA COMTESSE NOIRE

Grand Roman de Mystère et d'Amour (suite) *

PAR GEORGES DE LABRUYÈRE

DEUXIÈME PARTIE

LES FLANCS DE MESSAUDA

XIV

Quand l'ancien amant de Justine eut terminé son récit, Montadert lui tendit la main.

— Bravo! mon garçon! lui dit-il; tu es un auxiliaire fidèle et précieux.

— Oh! patron, répondit l'autre attendri, je n'ai fait que mon devoir, et puis vous savez bien que je vous suis dévoué comme un chien.

— Merci, mon brave; plus que jamais j'ai besoin de toi.

— Je suis à vos ordres.

— Il va falloir se remettre en campagne.

— Tout de suite si vous voulez.

— Tu te rappelles ce jeune drôle à cheveux filasse qui était venu nous espionner à Montmartre?

— Mégot?

— Oui, Mégot. Il s'agit de me retrouver cette petite crapule et de le filer jour et nuit.

— On essaiera. Avez-vous des indications à me donner?

— Oui.

— Lesquelles?

— Il est — ou il était — garçon d'écurie au dépôt des omnibus de l'avenue de Clichy.

— Bon!

— En te postant dans les environs, tu ne seras pas longtemps à l'apercevoir, — à moins qu'il n'appartienne plus au personnel de la Compagnie.

— Diable! Comment le savoir?

— Ce sera facile. En face du dépôt, au coin de la rue Marcadet, il y a un marchand de vin, rendez-vous habituel des cochers, des conducteurs et des palefreniers de la ligne Clichy-Odéon.

— Le père Goulaine, connu.

— Eh bien, si, au bout de quelques heures de faction, tu n'as pas aperçu notre jeune fripouille, tu entreras chez le père Goulaine, et là, avec un peu d'adresse, tu sauras à quoi t'en tenir.

— Compris, patron. Je me donnerai pour un copain de Mégot et je demanderai ce qu'il est devenu.

— Mégot te connaît?

— Parbleu! nous ne nous sommes pas quittés, pendant quarante-huit heures!

— Alors, prends bien garde! S'il te voyait, il se méfierait.

— Soyez tranquille, patron; on sait se camoufler.

Vilguérin s'arrêta, embarrassé.

— Qu'as-tu donc? demanda Montadert.

— C'est que... voilà... pour se camoufler, il faut acheter des frusques et, dame! je n'ai pas le sou.

Le brave garçon aurait pu ajouter qu'il était à peu près à jeun depuis sa sortie de prison.

Pendant ces deux longs jours de station dans l'antichambre de l'Œil de Lynx, Vilguérin, par fierté s'était absenté régulièrement, aux heures des repas, en disant au garçon, Auguste, avec lequel il avait lié connaissance, qu'il allait déjeuner ou dîner.

La vérité, c'est qu'il achetait deux sous de pain et buvait à la fontaine Wallace la plus proche.

Montadert sonna. Le garçon parut.

— Auguste, lui dit le jeune homme, veuillez demander au caissier mes appointements du mois dernier, que je n'ai pas encore touchés.

Auguste revenait bientôt avec des billets de banque. Le reporter en prit un et le tendit à Vilguérin.

— Voici cent francs, lui dit-il; achète-toi ce qui t'est nécessaire.

— Merci, patron. Quand dois-je vous revoir?

— Ce soir, ici, à onze heures. Vilguérin s'en alla.

Quelques minutes plus tard, Monta-

— C'est moi.

— Peut-on voir votre mari? demanda Montadert qui avait son plan.

— Gaspard n'est pas à Paris, monsieur.

Le reporter prit un air contrarié.

— C'est bien fâcheux, dit-il; j'avais

— Non.

Le reporter se mordit les lèvres. Il avait été trop vite.

Pourtant il reprit:

— Comment savez-vous qu'il n'est pas à Paris?

Mais la jeune femme, maintenant, était sur ses gardes. Seulement, sa figure avenante et souriante s'était rembrunie. Elle fronça les sourcils et, regardant bien en face son interlocuteur, elle repartit:

— Ah ça! dites-donc, vous, qui êtes-vous à la fin, et de quel droit m'interrogez-vous?

— Mais, madame... balbutia Montadert.

— Si vous avez une commission pour Gaspard, dites-moi ce que c'est. Si vous ne voulez pas me parler, à moi, écrivez, je ferai parvenir votre lettre.

Evidemment, toutes les défiances de la jeune femme étaient éveillées. Elle prenait, sans doute, le reporter pour un policier.

Montadert, un peu penaud, cherchait un moyen de raccommoder les choses.

— Vous ne répondez pas? reprit Mme Gaspard d'un ton sec. Dans ce cas, tournez-moi les talons, et plus vite que ça!

Et, du geste, elle montrait la porte.

Mais le reporter avait repris son sang-froid. Loin de se fâcher, il sourit.

— Tenez, dit-il, j'aime mieux tout vous dire. Vous me paraissez intelligente; vous aimez votre mari, le père de ces deux gentils mioches qui sont là; eh bien, il s'agit de son intérêt, de sa liberté peut-être.

— De sa liberté?

— Oui, de sa liberté.

Expliquez-vous, fit la jeune femme un peu radoucie et effrayée.

— Des misérables se sont servis de votre mari et l'ont compromis dans une vilaine histoire; il s'agit de l'en tirer.

— Gaspard est un honnête homme, monsieur, et je ne crois pas un mot de ce que vous dites.

— Hé, oui, c'est un honnête homme! Mais qui vous dit qu'il n'a pas été trompé, qu'il n'a pas été, à son insu, l'instrument inconscient d'une mauvaise action?

— Mais quelle mauvaise action? Expliquez-vous, vous m'affolez!

— Une jeune fille a failli être assassinée par des gredins que la police recherche. Votre mari est soupçonné d'être leur complice. D'un mot, il pourrait se justifier et dévoiler les véritables criminels...

— Encore une fois, monsieur qui êtes-vous, pour venir me raconter de pareilles histoires?

— Je ne suis pas ce que vous croyez, madame, dit doucement le reporter qui voyait bien ce qui se passait dans l'esprit de la jeune femme et quelles idées peu flatteuses elle se faisait sur son compte; je suis un ami de la jeune fille qu'on a voulu tuer et comme, seul, votre mari peut m'aider à la venger, je suis à la recherche de votre mari.

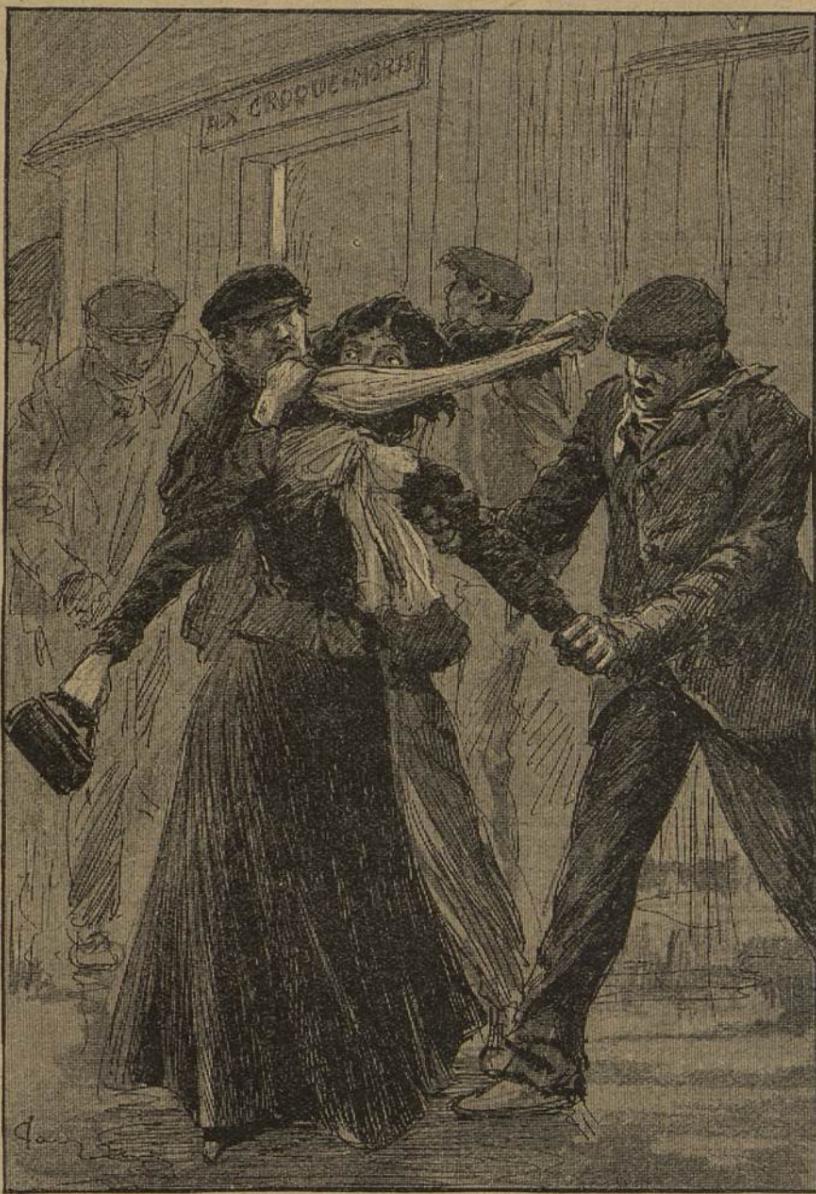
Et il déclina ses noms et qualités à Mme Gaspard, et lui raconta toute l'histoire du drame du carrefour Notre-Dame-de-Lorette. La jeune femme était stupéfaite et terrifiée. Mais toutes ses défiances s'étaient envolées maintenant, et elle ne pensait plus qu'aux dangers que courait son mari.

— Voyons, monsieur, dit-elle, en passant sa main sur son front et en cherchant à rassembler ses idées, je ne demande pas mieux que de vous aider... Mais tout ce que j'apprends est si étrange, que je ne sais plus où j'en suis. Aidez-moi... posez-moi des questions; j'y répondrai en toute franchise.

— Remettez-vous, dit Montadert avec douceur; je vais vous interroger.

— Parlez, je suis prête.

— Quel jour et à quelle heure avez-



FLEURS DE PARIS. — Au moment où Rose-de-Corail allait pousser la porte des « Croque-morts », un baillon lui noua les lèvres.

Montadert sortit à son tour. Il se rendit rue Marcadet, chez Mme Gaspard.

La femme du cocher habitait au quatrième étage d'une de ces grandes et tristes maisons d'ouvriers, pareilles à des casernes, où fourmille toute une laborieuse et misérable population, deux petites pièces à peu près dépourvues de meubles.

Après avoir parcouru un dédale de petits corridors étroits et obscurs, le journaliste s'arrêta devant une porte sur laquelle étaient écrits, à la craie, ces deux mots: « Gaspard, cocher. » Des paillements d'enfants venaient de l'intérieur.

Montadert cogna à la porte.

Les mioches cessèrent de pleurer.

La porte s'ouvrit et une jeune femme de vingt-cinq à vingt-six ans, à la physiologie agréable, mais un peu triste, de cette tristesse particulière aux femmes d'ouvriers pour qui la vie est pénible et ingrate, apparut.

— Madame Gaspard, s'il vous plaît?

une commission très pressée à lui faire.

— Entrez, monsieur, dit la jeune femme. Si vous voulez me dire de quoi il s'agit, je pourrai peut-être...

Montadert ne répondit pas.

Il pénétra dans le pauvre logis où trois marmots qui se tenaient par la main se mirent à l'examiner avec de grands yeux curieux.

— J'écoute, monsieur, reprit Mme Gaspard.

— Mon Dieu! madame, commença le journaliste, la commission dont je suis chargé pour votre mari est tout à fait personnelle et je ne sais si je dois...

— Comme il vous plaira. Seulement, si vous ne pouvez rien me dire à moi, il faut renoncer à votre commission; Gaspard ne reviendra pas de sitôt à Paris.

— Ah! fit vivement Montadert, en regardant fixement la jeune femme dans les yeux, vous avez donc de ses nouvelles?

— Mais... oui.

— Alors, vous savez où il est?

* Voir l'Œil de la Police n° 27 à 63.

vous vu votre mari pour la dernière fois ?

— Le mercredi des Cendres. Il était de « balai », ce jour-là, c'est-à-dire que c'est lui qui conduisait la dernière voiture, à minuit.

— Oui, je sais.
— Comme je ne l'attendais que vers une heure du matin, je m'étais endormie. Je fus tout à coup réveillée, vers minuit, par des coups frappés à la porte.

« Je sautai à bas de mon lit et j'entendis la voix de Gaspard qui disait :

— « Ouvrez ! c'est moi.
« J'ouvris et il entra tout joyeux dans la chambre. Comme je le regardais, étonnée de le voir revenir aussi tôt, et stupéfaite de ses allures, il me dit, en riant et en pleurant de joie :

— « Femme, nous sommes riches... Une bonne aubaine qui vient de nous arriver... »

« Et il agitait au bout de ses doigts un billet de banque de mille francs.

— « Quest-ce que c'est que ça ? lui demandai-je.

— « Ça, me répondit-il, c'est mille francs, mille francs, entends-tu ? c'est-à-dire presque une fortune pour nous autres.

— « Où as-tu pris ça ?

— « Comment ! où j'ai pris ça ? dit-il en reprenant son sérieux. Ah ! ça ! me prends-tu pour un voleur ? C'est de l'argent gagné, honnêtement gagné. Ah ! par exemple, sans beaucoup de mal, mais enfin, c'est de l'argent à moi, et bien à moi, c'est-à-dire à nous, ma petite femme.

« Je n'étais guère rassurée.

« Je me disais qu'une pareille somme ne tombait pas ainsi toute seule dans la poche d'un pauvre cocher de la Compagnie. Je voulais savoir.

« Il me conta une histoire à laquelle je ne compris pas grand'chose, mais qui pourtant me rendit un peu de tranquillité.

« Un palefrenier de la Compagnie lui avait demandé dans la journée s'il voulait gagner une bonne somme. Gaspard, bien entendu, avait répondu que oui. Alors son camarade lui avait dit :

— « Trouve-toi à onze heures et demie chez le père Goulaine ; il viendra deux personnes qui demanderont après toi et qui t'expliqueront ce dont il s'agit.

« Gaspard avait accepté.

« Il avait été exact au rendez-vous, et là, il s'était rencontré avec deux particuliers qui lui, avaient fait l'effet de bourgeois déguisés en ouvriers.

« L'un des deux lui avait raconté qu'il avait fait un pari, celui de conduire l'omnibus jusqu'à l'Odéon et de le ramener. Si Gaspard voulait consentir à céder sa place et à prêter son chapeau et son carrick, on lui donnerait mille francs.

« Alléché par la somme, mon mari avait accepté. Mais il avait eu tout à coup un remords. Si c'était dans un mauvais but qu'on lui proposait ça ?

« Mais les autres l'avaient rassuré en lui jurant qu'il ne s'agissait que d'un amusement. Il avait fini par consentir et avait empoché l'argent.

« Quoique tout cela me parût un peu louche, je finis par m'endormir.

« Au matin, le palefrenier vint à la maison.

— « Gaspard, dit-il à mon mari, viens vite ; le chef du dépôt te demande.

— « Tu vois, dis-je à Gaspard, tu as fait une sottise, tu vas perdre ta place.

« Mon mari s'en alla, très inquiet. Depuis, je n'ai plus eu de ses nouvelles.

— Pourriez-vous me dire le nom de ce palefrenier ? demanda Montadert.

— Mégot.

— Je m'en doutais, murmura le journaliste.

Et il reprit :

— Comment, ensuite, avez-vous eu des nouvelles de votre mari ?

— Pendant huit jours, je vécus dans une mortelle inquiétude. Au dépôt, personne n'avait vu Gaspard.

— Et Mégot ?

— Mégot avait disparu aussi. Le matin du neuvième jour, il arriva ici :

— Mme Gaspard, me dit-il, voici une lettre de votre mari.

« Je poussai un cri de joie. J'ouvris la lettre. Gaspard me disait d'être sans inquiétude, qu'il resterait deux ou trois mois absent, mais que notre fortune était faite.

« J'interrogeai Mégot. Il me dit qu'il ne savait rien et me recommanda de

ne parler à personne de toute cette histoire.

— Cette lettre, vous l'avez ?

La jeune femme ouvrit un tiroir.

— La voici.

Montadert prit vivement l'enveloppe. A ce moment, on frappa à la porte.

Avant qu'on eût répondu, elle s'en-tr'ouvrit, et la tête vicieuse de Mégot parut dans l'ouverture.

— Vous êtes là, mame Gaspard ?

— C'est lui ! s'écria Montadert.

Mais Mégot l'avait aperçu et reconnu tout de suite. La porte se referma vivement et l'on entendit dans l'escalier une dégringolade bruyante.

Montadert s'élança à la poursuite du palefrenier.

Arrivé sur le palier, Montadert se pencha pour regarder dans la cage de l'escalier.

Il aperçut Mégot qui, pour aller plus vite, se laissait glisser avec une rapidité vertigineuse, le ventre sur la rampe, — procédé familier aux gamins de Paris.

Montadert s'élança, sautant les marches ; mais, quand il arriva au bout de l'allée étroite qui donnait sur la rue, il ne vit plus personne.

Mégot avait disparu.

A tout hasard, le journaliste se dirigea en courant vers l'avenue de Clichy.

Au bout de cent mètres, il s'arrêta, essoufflé.

Les passants qu'il bousculait s'arrêtaient avec des grognements de colère.

S'il avait continué ainsi, plus que probablement on lui aurait barré la route, le prenant pour un malfaiteur en fuite.

Il vit le danger, tourna brusquement dans l'avenue et se mit à marcher paisiblement.

Au milieu de cette foule grouillante et affairée, il devenait, d'ailleurs, impossible de rejoindre Mégot.

— Bah ! pensa le jeune homme pour se consoler, demain Vilguérin le prendra au gîte : à quoi bon cette poursuite ?

A ce moment, il s'aperçut qu'il était nu-tête.

Dans sa précipitation à courir après le palefrenier, il avait oublié son chapeau chez Mme Gaspard.

Son premier mouvement fut de retourner chez la femme du cocher.

Mais il se ravisa.

Dans sa main droite, il tenait encore la lettre que l'arrivée inattendue de Mégot l'avait empêché d'examiner.

— Avant tout, il faut voir cela, se dit-il.

Il jeta les yeux autour de lui et vit, de l'autre côté de l'avenue, un petit café qui lui parut un refuge indiqué.

Il alluma une cigarette, entra dans l'établissement, comme un boutiquier des environs qui viendrait, en voisin, se désaltérer.

La salle était à peu près déserte.

Montadert s'assit dans un coin et, quand sa consommation fut servie, il défripa la lettre et commença son examen.

L'enveloppe ne portait aucun cachet de la poste.

La suscription, écrite au crayon, d'une grosse écriture incertaine, était ainsi conçue : *Pour ma femme.*

La missive avait été envoyée à une tierce personne, sous une seconde enveloppe.

Montadert eut un geste dépité.

Pourlant, il tira la feuille de papier du pli.

Voici ce que contenait la lettre :

« Ma petite femme,

» Sois sans inquiétude à mon sujet. Je me porte bien et espère te revoir d'ici à deux ou trois mois.

» Des raisons très graves m'empêchent de te dire l'endroit où je suis ; mais il ne faut pas te tourmenter, c'est pour notre bien que j'ai quitté Paris.

» Tout ça, c'est des affaires que je te conterai plus tard ; pour le moment, apprends que notre fortune est faite.

» Ci-joint cent francs. Je t'écrirai bientôt en t'envoyant d'autre argent.

» Embrasse bien les gosses.

» Ton mari pour la vie,

» GASPARD. »

C'était tout.

Le reporter relut deux ou trois fois cette lettre qui ne lui apprenait rien, puis il refit une exclamation de colère.

— Quelle déveine ! grommela-t-il en-

tre ses dents. Rien, pas un indice, pas un...

H s'arrêta court.

En retournant la lettre sur toutes ses faces, il venait d'apercevoir, dans la transparence de la deuxième feuille, une ligne d'écriture.

Le papier avait déjà servi.

Quelqu'un avait commencé une autre lettre ; un nom de ville, une date, avaient été tracés, à l'encre, en tête du second feuillet.

Gaspard avait pris au hasard cette feuille de papier, sans s'apercevoir qu'elle n'était pas intacte.

C'était une fine écriture de femme qui avait écrit ces mots : « *Montargis, 25 mai 1878...* »

Montadert, empli de joie par sa trouvaille, appela le garçon, régla et sortit.

— Demain, en quittant Fontainebleau, je me rendrai à Montargis, murmura-t-il. C'est une toute petite ville ; je serais un bien grand maladroit si je n'y découvrais pas Gaspard en vingt-quatre heures.

Il remontait rapidement l'avenue, ruminant son plan, la tête nue, ne pensant plus à son chapeau.

Place Clichy, il s'aperçut dans la glace d'un magasin et sourit de sa distraction.

Il eut envie de retourner chez la femme du cocher, mais il se dit qu'il lui faudrait rendre cette lettre qui pouvait lui être si utile.

Il préféra entrer chez un chapelier et faire l'emplette d'un couvre-chef neuf.

XV

Le lendemain matin, ainsi que cela avait été convenu, Montadert arrivait à dix heures chez Philippe.

Celui-ci, impatient comme un amoureux, était tout habillé et prêt à partir.

— En route ! fit gaiement le journaliste.

Les deux jeunes gens dînèrent au buffet de la gare de Lyon.

A midi, ils arrivaient à Fontainebleau.

Montadert installa Philippe dans un petit café de la ville et se rendit chez le duc de Pierrefort.

Il mit le vieux gentilhomme au courant de ses démarches et lui annonça qu'il comptait bien, le lendemain, avoir retrouvé Gaspard.

— Et quand vous aurez mis la main sur cet homme, demanda le père de Valentine, que comptez-vous faire ?

Montadert le regarda avec étonnement.

— Mais, monsieur le duc, je l'emmènerai chez le procureur de la République à qui il racontera son histoire et, deux heures après, la comtesse Noire et son complice seront en prison.

Pierrefort fronça le sourcil.

Il paraissait en proie à une lutte intérieure qui l'emplissait d'un trouble visible.

— Mais cette femme est ma fille, monsieur, dit-il enfin ; son complice est mon neveu, l'héritier de mon titre et de mon nom. Je mourrais de douleur si ce nom était publiquement déshonoré.

Le journaliste n'avait pas prévu cela.

Il comprit tout de suite que cette vengeance judiciaire était impossible.

— Vous avez raison, monsieur le duc, dit-il en s'inclinant. Le marquis Maximilien de Pierrefort ne peut pas aller s'asseoir sur les bancs de la cour d'assises ; il ne le faut pas pour votre honneur, pour celui de Mlle Valentine que vous allez reconnaître pour votre fille...

— Et cependant il faut que ces misérables soient punis, reprit Pierrefort, dont les yeux lançaient des éclairs.

— Ils le seront ; je chercherai, je trouverai un moyen pour qu'ils reçoivent leur châtiment sans que votre nom en soit éclaboussé.

Puis il prit congé du duc.

En sortant, il glissa à l'oreille de Valentine :

— Si vous voulez rendre quelqu'un bien heureux, mettez-vous tout à l'heure derrière cette fenêtre.

— Philippe est ici ?

— Oui, mademoiselle.

— Dites-lui qu'il vienne ; mon père consent à tout ; il l'attend.

— Philippe sera ici dans dix minutes. Montadert courut chercher Philippe.

— Eh bien ? demanda celui-ci, pâle d'anxiété.

— Monsieur l'amoureux, répondit le

journaliste en riant, vous êtes invité à me suivre.

— Où ça ?

— Vous le verrez.

Et, comme Philippe interrogeait des yeux :

— Allons, viens donc, bêta ! On t'attend.

— Louis !

— Tu vas revoir ta fiancée.

— Ma fiancée ? Le duc consent donc ?

— A tout.

— Ah ! mon ami, quelle joie !... Est-ce croyable ? Moi qui me désespérais !

— Enfant ! quand on est aimé comme tu l'es, tous les obstacles disparaissent.

Les deux jeunes gens sortirent du café et se dirigèrent, en hâtant le pas, vers la demeure de M. de Pierrefort.

Cinq minutes plus tard, Valentine présentait Philippe à son père.

Montadert n'avait plus rien à faire après de ces trois heures.

Sa tâche l'appelait ailleurs ; il prit congé.

Mais, avant de quitter ses amis, il crut utile de leur faire une dernière recommandation.

— Nous touchons au but, leur dit-il ; le dénouement approche. Nos ennemis se savent démasqués et se sentent traqués. Il faut s'attendre à tout de leur part. Peut-être mettront-ils leur dernier espoir dans une suprême tentative contre la vie de Mlle Valentine. Veillez bien !

Le vieux duc redressa sa haute taille.

— Ma fille est ici en sûreté, dit-il ; je suis encore assez robuste pour la protéger, et puis, j'ai mes serviteurs ; on fera bonne garde, et malheur à qui tenterait d'approcher de Valentine !

Montadert s'en alla à peu près rassuré.

Il se rendit à la gare et s'informa de l'heure du plus prochain train à destination de Moret.

C'est à cette station qu'est l'embranchement de Montargis.

Le reporter arriva dans cette ville à neuf heures du soir.

Il était trop tard pour se mettre en campagne.

Montadert se coucha ; il y avait longtemps qu'il n'avait eu l'aubaine d'une longue nuit de somme et il en profita.

Le lendemain matin, dès sept heures, il était sur pied.

La besogne qu'il avait entreprise n'était pas facile à mener à bien.

Il s'agissait, sans indices, sans renseignements d'aucune sorte, de retrouver dans cette ville assez peuplée ou dans ses environs un homme qu'il n'avait jamais vu et dont la retraite devait être certainement assurée contre toute surprise.

Son seul point de départ était cette feuille de papier à lettres sur laquelle Gaspard avait griffonné quelques mots pour sa femme.

Le reporter s'installa dans la salle à manger de l'hôtel et se fit servir une tasse de chocolat.

Il réfléchissait profondément, mettant en œuvre toutes les ressources de son cerveau pour tâcher de tracer un plan à ses recherches.

Comme il finissait d'émettre une brioche dans sa tasse, une idée lui traversa la cervelle tout à coup.

Il avait quitté Paris sans avertir son rédacteur en chef.

Bien qu'on fût habitué, à l'Œil de Lynx, aux allures indépendantes du reporter, à ses absences fréquentes et impromptues qui avaient généralement pour résultat quelque intéressant « reportage », il était bien rare qu'il quittât Paris sans avertir, au moins par déference, son supérieur hiérarchique.

Cette fois, tout entier à ses préoccupations, il avait oublié cette formalité de bonne éducation.

Il appela le garçon et demanda de quoi écrire.

On lui apporta un petit buvard contenant du papier et des enveloppes.

Montadert écrivit rapidement quelques lignes, signa et plaça sa lettre entre deux feuilles de papier buvard.

Puis il plia sa missive et la cacheta.

Comme il allait écrire la suscription, sa plume resta soudain suspendue au-dessus de l'enveloppe, tandis que ses yeux se fixaient sur le sous-main qu'il avait laissé tout ouvert devant lui.

(Lire la suite au prochain numéro.)

DOULOUREUX
plaque de com-
dissimulés de
sur le mausolée
trouant la tem-
trouvés sur la
et a dit qu'il
ans.

UNE FUSIL
d'ordre, ayant
ces sales Cors
livra à de tr
la maison de
les portes de
blessés.

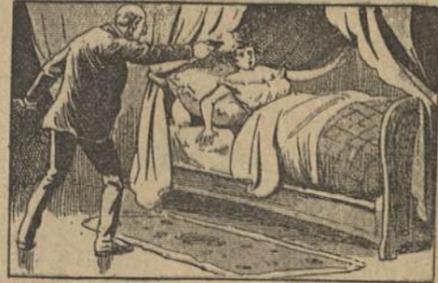
CORSE

UN DUEL
jeune fille de
Mais, la jalou
se battre en
voler à cinq
ne et se sont
faute de mun
ment blessés.



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS PARIS

RIVALITÉ SANGLANTE. — Un jeune ciseleur poursuivait, depuis quelques mois, une jeune femme de ses assiduités. Ces projets d'amour furent bientôt contrariés. L'objet des vœux du ciseleur ne cachait pas, en effet, l'inclination qu'elle éprouvait pour un camionneur. Les deux rivaux concurrents se querelèrent. Elle poussa même la plaisanterie jusqu'à leur donner, à tous deux, un rendez-vous à la même heure et au même endroit. C'est ainsi qu'à minuit un quart, ciseleur et camionneur se trouvèrent en présence, boulevard de Ménilmontant. Des mots aigres-doux, puis des menaces vinrent à leurs lèvres. Enfin ils passèrent aux coups. Au plus fort de la bataille, le ciseleur s'arma d'un revolver et fit feu. Trois balles vinrent atteindre son adversaire au côté gauche. Des passants accoururent. Ils transportèrent le blessé, dans un état grave, à l'hôpital Saint-Louis. Quant au meurtrier, il fut arrêté peu après. (XX Arr.)



DRAME DE LA JALOUSIE. — Rue Olivier-de-Serres, habitait un rentier de 85 ans, qui recevait fréquemment la visite d'une femme mariée. Ces jours derniers, celle-ci abandonna son mari et se réfugia chez son amant. Mais, regretant bientôt sa faute, elle voulut rompre sa liaison. Désespéré, le vieillard, profitant du sommeil de sa maîtresse, la tua d'un coup de revolver dans la tête, et il se pendit auprès du lit. (XV Arr.)



POUR VENGER UN MORT. — Un marchand de quatre-saisons avait été poursuivi pour meurtre d'un de ses frères. La Cour d'assises l'avait acquitté. Un ami du mortrecontrain le marchand près de l'hôpital Saint-Louis, lui tira deux coups de revolver qui le blessèrent aux reins; le blessé fut cependant la force de tirer son revolver et de blesser au ventre son adversaire dont l'état est des plus alarmants. (X Arr.)

LE MAL DE VIVRE. — Rue Saint-Honoré, on a trouvé dans sa cuisine, un tailleur, âgé de 59 ans. Le malheureux s'était asphyxié en se plaçant dans la bouche le tuyau d'un fourneau à gaz. On ignore les raisons qui ont poussé le malheureux à se suicider.

M. Bureau, commissaire de la police du quartier des Halles, a procédé aux constatations d'usage. (1^{er} Arr.)



BLESÉE PAR DES RODEURS. — Vers minuit, une jeune fille de dix-neuf ans regagnait son domicile. Rue Bichat, elle fut accostée par des rôdeurs dont elle repoussa les propositions. Furieux, les bandits frappèrent la malheureuse de quatre coups de couteau dans le dos et la dévalaisèrent. L'état de la pauvre fille est désespéré. (X^e Arr.)



MEURTRE MYSTÉRIEUX. — A neuf heures du soir, un serurier passait boulevard de Charonne, lorsqu'un individu se précipita brusquement sur lui en brandissant un stylet. Le premier coup qu'il lui porta trancha l'artère carotide. Le malheureux tomba et mourut pendant que l'inconnu prenait la fuite. Il s'agit d'une vengeance d'apaches. (XII Arr.)

UN DRAME EN WAGON

Depuis leur création, les lignes ferrées qui sillonnent aujourd'hui toute la partie ouest des Etats-Unis ont, à leur actif, un assez grand nombre d'histoires qui se lisent comme autant de chapitres d'un poignant roman d'aventures.

Mais il est peu d'épisodes qui surpassent, en intérêt tragique, le drame qui se déroula dans l'un des trains de la ligne du Rio-Grande à Denver.

Le contrôleur John Conlisk surveillait l'une des extrémités de ce train, composé de wagons à couloir, tandis que son camarade James Genong, se trouvait chargé de l'autre.

Le convoi, qui venait de quitter la gare de Great-Junction, dans le Colorado, était en marche depuis quelques instants à peine, quand Genong vint trouver Conlisk.

— Dis donc, lui fit-il, nous avons un Chinois comme voyageur, qui m'a l'air d'être un drôle de particulier. Il roule des yeux furbonds et murmure des paroles incohérentes qui effraient ses voisins; une dame avec un bébé sur ses bras et un jeune homme.

Le Chinois a l'air d'avoir bien mauvais caractère et peut-être pourrions-nous bien avoir des difficultés avec lui...

— Tu crois? demanda Conlisk.

— Dame, avec ces espèces de sauvages-là, sait-on jamais?

— Tu as peut-être raison, camarade, ajouta Conlisk en se mettant en quête du Chinois qu'il fut tout d'abord impossible de trouver.

Où était-il passé? On n'en savait rien... Le contrôleur revenait prendre sa place à l'avant du train, quand Genong apparut devant lui, faisant irruption comme une trombe.

— Conlisk! s'écria-t-il, les traits complètement bouleversés...

— Qu'as-tu donc, camarade?

— Le Chinois qui vient de me donner un coup de couteau... Ici, à la cuisse. Vois-tu le sang couler?

— Mais naturellement que je le vois, fit Conlisk. Attends, je m'en vais te panser. La blessure n'était pas aussi dangereuse qu'on aurait pu le croire tout d'abord.

La lame avait pénétré dans le gras des chairs et si le sang avait abondamment coulé, James Genong n'était cependant pas blessé sérieusement.

Conlisk ne fut pas long à reconnaître que cette tentative criminelle était, en grande partie, due à son camarade lui-même.

Genong s'était figuré pouvoir aisément avoir raison du Chinois, quand le train se serait en marche.

Il s'était trompé. Le contrôleur avait eu la malencontreuse idée de dire à ce Fils du Ciel que s'il devait punir ses compagnons de route, il valait mieux qu'il quittât le « car » dans lequel il se trouvait confortablement assis, et s'en allât, soit dans un autre, soit dans le couloir du wagon.

A peine avait-il ainsi parlé au Chinois, que l'autre se fit un devoir d'obéir, mais, en passant dans le couloir qui court tout au long du wagon, il frappa Genong à la cuisse d'un terrible coup de couteau, une arme qu'il tenait dissimulée dans sa main.

Voyant le sang qui — malgré les pansements — coulait à profusion de la blessure de son camarade, Conlisk, pensant que le Chinois était devenu soudain fou, laissa là Genong et se mit une fois encore à la recherche du meurtrier.

Il put bientôt entendre la voix du Chinois qui, parlant fort mal en anglais, assurait qu'il avait sur lui quinze cents dollars (7.500 francs), ne devant rien à personne, et avec lesquels il avait décidé de s'établir à San Francisco.

Il se trouvait dans un compartiment où il ne restait plus que les voyageurs dont avait parlé James Genong : une dame, portant un petit enfant dans ses bras et un jeune homme qui avait un livre à la main.

Ces deux personnes n'avaient pu quitter le compartiment, le Chinois empêchant qu'elles ne sortent, en leur barrant le passage.

Ces deux voyageurs se trouvaient, tous deux, exactement placés devant le Chinois qui, debout, les tenait sous la menace de son poignard, si l'un ou l'autre avait le malheur de tenter de bouger.

La cloison vitrée donnant sur le corridor était close. Du poing Conlisk frappa au carreau.

Il n'était pas armé, mais avait le secret espoir de pouvoir détourner son attention. C'est, du reste, ce qui se produisit.

Entendant frapper au panneau de verre, le Chinois se retourna vivement, et, apercevant l'employé, il eut une grimace horrible, puis avec une sauvagerie féroce, il lança son arme au milieu même de la vitre.

Il avait certainement visé Conlisk au cœur. Le verre fit dévier la lame, qui passa par-dessus l'épaule de l'homme.

Sans attendre plus longtemps, celui-ci courut à l'arrière du train où il savait avoir pour voyageur un cow-boy de Wyoming, et lui emprunta pour quelques instants le revolver dont il était armé.

— Qu'y a-t-il? demanda l'autre tout étonné.

— Peu de chose : un Chinois qui a dû probablement devenir subitement fou et menace des voyageurs...

— Un Chinois? fit le cow-boy; oh! bien c'est presque moins que rien!... Alors, Conlisk se glissa le long du couloir jusqu'au compartiment du Chinois.

Les autres voyageurs se rendant compte de tout ce qui venait de se passer, s'étaient prudemment réfugiés à l'arrière du train, sur la plate-forme et attendaient anxieusement les scènes dernières de ce drame.

Le Chinois et ses compagnons — qui n'osaient bouger — demeuraient toujours enfermés ensemble.

L'Oriental aperçut enfin le canon de revolver qui le menaçait. A cette vue, il fut pris d'une véritable folie furieuse.

Ses yeux, injectés de sang, brillaient d'éclairs terribles et l'écume lui venait aux lèvres.

Sans crainte du revolver qui le tenait en joue, il se tourna d'abord dans la direction de Conlisk, semblant le défier, puis il changea soudain d'idée...

S'armant d'un stylet, caché dans les replis de ses vêtements, il frappa deux fois, et deux fois on put entendre des cris de douleur...

Conlisk fit feu. Le Chinois, atteint aux jambes, tomba.

Il était blessé, mais trouva, néanmoins, la force de porter un nouveau coup à la nuque de la voyageuse qu'il avait tout à l'heure frappée et qui gisait à ses côtés, à terre.

Le contrôleur du train, qui n'avait voulu que blesser le Chinois, n'eut plus de pitié, et visa droit au cœur.

L'autre s'abattit comme une masse, après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même, mais au même instant, l'employé de chemin de fer entendit à ses oreilles le bruit d'un autre coup de revolver.

Vivement, il se retourna et vit le cow-boy qui souriait, en disant :

— J'avais deux armes, et je croyais bien que vous alliez le manquer. C'est pour cela que j'ai pensé devoir venir à la rescousse. Il est mort maintenant?...

— Ma foi, je le crois bien! s'écria Conlisk. En tout cas, nous avons tout fait pour cela.

On porta naturellement tout d'abord secours aux deux victimes du Chinois.

La dame, très grièvement blessée, pouvait cependant en réchapper. Quant au jeune homme, il avait reçu une blessure mortelle.

Il fallut aussi s'occuper du meurtrier : en fouillant ses vêtements, on découvrit, en effet, trois cents billets de cinq dollars — toute sa fortune — plus des papiers au nom d'Ah Say, sujet Chinois, ayant habité dans le Wyoming.

Lorsque le train arriva à la station prochaine, le corps du Chinois fut jeté sur le quai par les voyageurs, qui, après l'effroi qu'ils avaient éprouvé, se vengeaient maintenant du dangereux criminel sur son cadavre sans défense.

Il avait plu. On traînait dans la boue Ah Say, en le tirant par sa longue tresse noire. Son visage tout ensanglanté n'avait plus forme humaine, quand on déposa le corps dans une des salles d'attente.

Conlisk s'appretait à reprendre son service de contrôleur sur le train qui allait se remettre en marche, quand soudain, en se retournant, il vit, avec une stupeur mêlée de terreur, Ah Say, vivant encore, pantelant, horrible à voir, qui cherchait à se relever...

Il mourut, d'ailleurs, fort peu de temps après, mais le docteur qui le soigna jusqu'à ses derniers moments, assura que si le Chinois avait pu survivre jusque-là, il ne le devait qu'à l'opium dont son corps était entièrement saturé...

(Reproduction interdite.)

LES GAITÉS DE LA CORRECTIONNELLE

Un mari ne reconnaît pas sa femme, mais sa femme le reconnaît.

Devant la dixième chambre, à Paris, un homme est poursuivi pour abus de confiance.

Mais il proteste de son innocence. Il y a eu méprise. C'est son frère qui doit être l'accusé.

Pourtant les témoignages sont formels. Il y en a un surtout qui est irrécusable. C'est celui de sa femme.

LA FEMME. — J'affirme que l'inculpé est mon mari. Je ne me trompe pas.

L'INCUPLÉ. — Le témoin n'est pas ma femme. Elle est ma belle-sœur.

LE TÉMOIN. — C'est mon mari. Pourtant, je le connais bien. Il y a quatre ans, il a déserté le foyer conjugal, me laissant avec ses trois enfants!...

C'est, en effet, votre mari, juge le tribunal, qui, sur le siège, octroie à celui-ci six mois de prison et 25 francs d'amende.

— Je proteste, s'écrie le condamné.

— Eh bien, vous protesterez devant la Cour, riposte le président. Vous avez dix jours pour interjeter appel.



LA SEMAINE CRIMINELLE dans la Vallée du Rhône

GARDIEN DE PRISON ATTAQUÉ. — Une agression d'une audace inouïe a été commise, contre un gardien de la prison Saint-Paul, par deux détenus. Le malheureux gardien, que ses agresseurs tentaient d'étonifier à l'aide de son capuchon, ne dut son salut qu'à l'arrivée de plusieurs de ses collègues qui, non sans peine, mirent les deux prisonniers hors d'état de nuire. Placés aussitôt en cellule, les deux dangereux malfaiteurs y firent un tapage épouvantable, vociférant et proférant des menaces au point que la garde a dû être placée en permanence à leur porte. LYON.

EXPLOIT D'APACHES. — Un homme de 55 ans, vêtu d'une blouse bleue, a été trouvé vers minuit et demie, couché, la face ensanglantée, sur le trottoir de la rue Crépu. Cet homme, qui était en état d'ivresse, a déclaré qu'il avait été assailli par des apaches et dépouillé de son porte-monnaie. GRENOBLE.

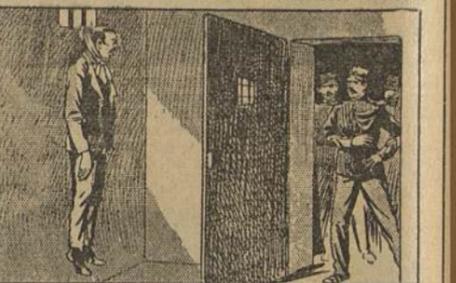


UN COUTASSIER MEURTREUR. — En rentrant chez lui, un employé de commerce trouva sa femme en conversation coupable avec un coutassier. Ce dernier, se voyant surpris, s'arma de son sabre et frappa le mari trompé; il blessa également le fils de sa maîtresse, un garçonnet âgé de 9 ans, qui, accouru au bruit, voulait défendre son père. Puis le coupable prit la fuite. LYON.



ENTRE PÈRE ET FILS. — Après avoir passé la soirée dans des bars, un père et son fils rentrèrent ivres chez eux. Soudain, pour un motif des plus futiles, ils se prirent de querelle. Aussitôt tous deux sortirent leurs couteaux et se ruèrent l'un contre l'autre. Un duel barbare eut lieu entre les deux hommes qui, lorsqu'on put les séparer, étaient couverts de blessures. MARSEILLE.

SINGULIERS CLIENTS. — Tard, dans la soirée, quatre malfaiteurs pénétraient dans un café de la rue Créqui et se faisaient servir à boire. Le moment de la « douloureuse » venait, les garnements se refusèrent à montrer la couleur de leur argent et, comme la patronne de l'établissement ne semblait pas trouver le procédé très délicat, ils brisèrent les vitres de la devanture et prirent la fuite. Deux gardiens de la paix, prévenus, accoururent aussitôt et parvinrent à arrêter l'un de ces dangereux clients qu'ils conduisirent au poste voisin. LYON.



TENTATIVE DE MEURTRE. — Après avoir été évincé par la fille de son patron qu'il avait demandée en mariage, un garçon boulanger avait quitté le pays. Il revint l'autre jour et se présenta chez son ancien patron. Tout à coup, il fit feu sur la boulangère qui l'accusait d'avoir monté la tête à sa fille contre lui. Les balles se perdirent dans le mur. Aussitôt arrêté, il fut enfermé dans la chambre de sûreté de la gendarmerie. Il s'y pendit à l'aide de son couteau. SAINT-NAZAIRE-EN-ROYANS.



LA JALOUSIE. — Très épris d'une jeune femme, gérant d'un bar, le portier d'un hôtel se montrait d'une jalousie féroce. Au cours d'une dispute, il s'arma d'un couteau et le plongea par deux fois dans la poitrine de sa maîtresse qui eut le cœur transpercé. La mort fut instantanée. NICE.

Le S

Du 71^e Paris; H Duchénois; leine; Ach Lille; Var Hénin; Palouza; Louis; A bardon; Soisson; Lemaire; Chauny; Aniche; D M-stigny; Vogel; Vosges; C joli vase

Du 114^e Vanves; O A Préduru; Raimerville; Boile; Ton'on; B Perrot; A Héripian; Coquillat; Diot; A Georville; G Brest; I mit, au Ha bourg; M Charleville; Troyaux; Sully-sur-de cravat

UN M ceux qui dantes, bronchit de l'estom moyen in qu'il l'a soufflet, préconis but hum Ecrite 8, place gratis et indicatio

Cont



directemen On trouvi macies eta maciens ne nent gratu qui se pas mandes par

76, Wardou Depôts: 21, r.o. N Amiens, 12 rue Sainte Normandie 32, rue La Vandy, 10 téans, — 10 bn, 32, ru thédrale. — 91, rue C Anspach.

Co

Mada

Vous sa d'hôtel: c'

Abor FRANCE: 16 Les L'AUB (Ouvr'ge d'une v Ad

Concours n° 23

Le Secret du Coffre-fort

LISTE DES GAGNANTS

(Suite et fin)

Du 71^e au 140^e prix: MM. Michel, à Lyon; Larroche, à Paris; Hue, à Courseulles-sur-Mer; D'on, à Orville; Duchénois, à Ay; Page, à Amiens; Decarmin, à La Madeleine; Achard, à Lyon; Colin, à Neulchâteau; Bosier, à Lille; Varreau, à Lyon; Boyé, à Ville-sur-Illon; Warin, à Hénil-létard; Duvernoy, à Vaucresson; Chastenet, à Palouzat; Guyon, à Saint-Etienne; Goffroy, à Cherbourg; Louis, à Albi; Hélin, à Reims; Roques, à Marseille; Livebardon, à Targnat; Gaertner, à Charenty-Vezin; Chevallier, à Soissons; Chevalier, à Hénil-létard; Amé, à Albi; Lemaire, à Bordeaux; Fischer, à Villiers-sur-Marne; Drode, à Chauny; Rigault, à Paris; Verrier, à Salfres; Maillet, à Aniche; Deseimus, à Breuil; Granet, à Paris; Charlier, à Montigny; Guyot, à Breuil; Berru, à Mehun-sur-Yèvre; Vogel, à Rouen; Durlet, à Cosne; Baudet, à Bruyères-en-Vosges; Chirat, à Mantes-sur-Seine, gagnent chacun: Un joli vase à fleurs à Chantecœur.

Du 141^e au 150^e prix: MM. Bulliau, à Paris; Petitbon, à Vanves; Oyhamburu, à Bergerac; Mignon, à Noisiel; Noël, à Prédurupt; Bilbaut, au Creusot; Longuemart-Gambier, à Raimerville; Guille, à Nemours; Routnoër, à Ligny-en-Barrois; Boileau, à Calbourg; Giffaux, à Presles; Le Brun, à Tonlon; Bouillon, à Bezons; Lorrain, à Vitry-le-François; Perrot, au Havre; Monneroux, à Soissons; Thomas, à Héripian; Ladevèze, à Épernay; Dubois, à Chambéry; Coquillat, à Dulphey; Beaulis, à La Celle-Saint-Cloud; Diot, à Paris; Remion, à Sathonay-Camp; Lenot, à Arronville; Geoffroy, à Monthermé; Gérard, à Limoges; Perrin, à Brest; Hauguel, au Havre; Cossart, à Fives-Lille; Chemit, au Havre; Boulanger fils, à Hermes; Dupont, à Caubourg; Martin, à Pressigny; Chemit, au Havre; Breton, à Charleville; Brunaud, à Troyes; Mansion, à Vaucresson; Troyaux, à Marolles; Frison, à Marolles; Salomez, à Sully-sur-la-Lys, gagnent chacun: Une délicate épinglé de cravate en filigrane d'argent.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Écrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

Contre l'Ivrognerie



La poudre COZA produit l'effet merveilleux de dégoûter l'ivrogne de l'alcool (bière, vin, absinthe, etc.). La poudre Coza opère si silencieusement et si sûrement que la femme, la sœur ou la fille de l'intéressé peut la lui donner à son insu et sans qu'il ait jamais besoin de savoir ce qui a causé le changement. La poudre COZA a réconcilié des milliers de familles, sauvé des milliers d'hommes de la honte et du déshonneur et a fait des citoyens vigoureux et des hommes d'affaires capables; elle a conduit plus d'un jeune homme sur le droit chemin du bonheur et prolongé de plusieurs années la vie de beaucoup de personnes. Un échantillon de cette poudre est envoyé gratuitement si on le demande directement à Londres.

On trouve la poudre Coza dans toutes les pharmacies et aux dépôts indiqués ci-dessous. Les pharmaciens ne donnent pas d'échantillons, mais donnent gratuitement un livre d'attestations à ceux qui se présentent à leur pharmacie. Toutes demandes par la poste sont à envoyer directement à

COZA HOUSE

76, Wardour Street, LONDRES, 2660, Angleterre
Dépôts: à Paris, 55, rue des Petits-Champs. — 21, rue de Valenciennes. — 132, rue Lafayette. — Amiens, 124, rue de Beauvais. — Bourges, 8, rue Sainte-Catherine. — Le Havre, 27, rue de Normandie. — Lille, 46, Grande-Place. — Lyon, 32, rue Lanterne. — Marseille, 1, rue d'Alx. — Nancy, 10, rue Raugraff. — Nantes, 18, rue d'Orléans. — Orléans, 263, rue de Bourgogne. — Rouen, 32, rue Neuve. — Rouen, 29, place de la Cathédrale. — Toulouse, 63, rue Matabiau. — Tours, 91, rue Colbert. — Bruxelles, 160, boulevard Anspach. — Alger, 29, rue Rovigo.

Concours n° 25 (6 Séries)

Madame Hyxe, Souris d'hôtel

QUATRIÈME SÉRIE

Vous savez, chers lecteurs, ce qu'on nomme Souris d'hôtel: c'est une personne qui a la spécialité de dévaliser

PHÉNIX-STANDARD (N-H)

GIRARD & BOITTE
MAISON DE CONFIANCE, Fondée en 1885.

FABRICATION AMÉRICAINE

La Seule Parfaite

RENOM UNIVERSEL

10 ANS

de Garantie

30 MOIS de CRÉDIT

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS à l'Essai

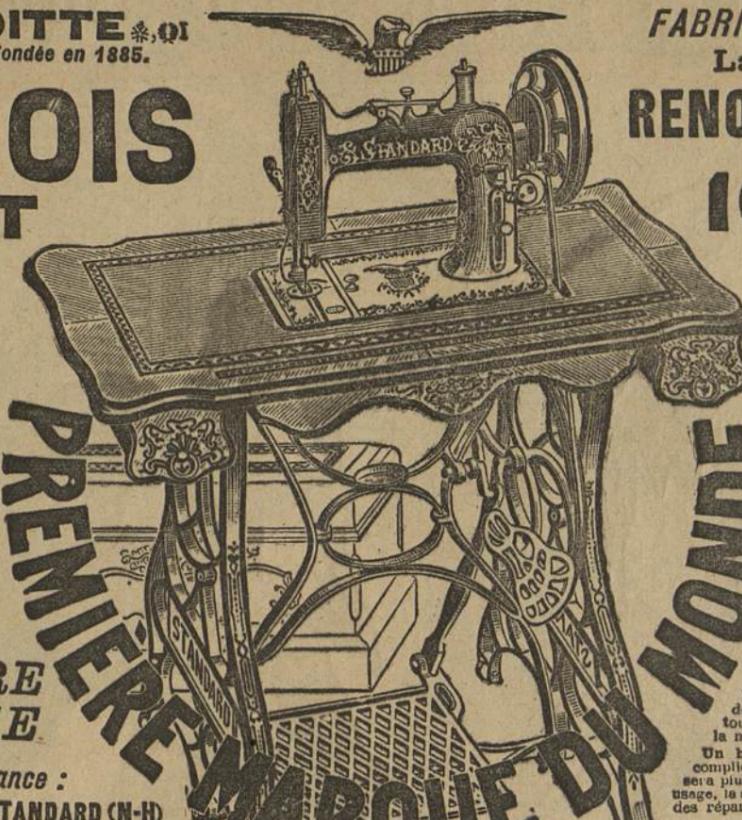
RIEN A PAYER D'AVANCE

Tous les Emballages gratuits.

FOURNITURE IMMÉDIATE

Vente annuelle en France: 30.000 MACHINES STANDARD (N-H)

RÉCOMPENSES OBTENUES par la PHÉNIX-STANDARD (N-H): MÉDAILLE D'OR, Expos. Univ. Paris 1889. 3 Grands Prix, Chicago 1893. Diplôme d'Honneur, Anvers 1894. HORS CONCOURS, Exp. Univ. Paris 1900.



7.50 PAR MOIS MOINS CHER QU'AU COMPTANT 25 centes PAR JOUR

NOUS FAISONS CÉDEUR à chaque souscripteur des accessoires nécessaires (d'une valeur de 20 francs) pour exécuter les différents travaux, savoir:

- ACCESSOIRES GRATUITS: 1 Navette, 6 Canettes, 1 Plaque à aiguilles, 1 Broche à dévider, 1 Assortiment d'aiguilles, 2 Tournevis (1 grand pour la machine, 1 petit pour la navette), 4 Guides ourleurs, 1 Boreur (série de 5 pièces), 1 Pose-rubans et dentelles, rabatteur de coutures, servant aussi pour ourlets étroits; 1 Guide droit et sa vis, 1 Guide ourteur, 1 Soutacheur-ganseur, 6 grosses Bobines de fil "Standard" assorti, 1 grand Flacon huile "Standard" extra fine, 1 Burette à huile, 1 Meule émeri pour aiguiser les aiguilles émoussées; 1 beau Calendrier perpétuel simili-peinture en relief.

Un livre contenant les instructions très détaillées, simples et pratiques, permettant à tout le monde de se servir immédiatement de la machine.

Un bon conseil: N'achetez jamais une machine compliquée, ni une machine à bas prix! La première sera plus souvent au régime chez le mécanicien, qu'en usage, la seconde finira par coûter un prix fou par suite des réparations et des changements obligés par l'usure des pièces. La machine américaine PHÉNIX-STANDARD (N-H) triomphe par la perfection du travail qu'elle donne, par sa simplicité et la force de son mécanisme, qui ne peut se détraquer. Seule elle est garantie 10 ans et, pour ombre de précaution, les 150 pièces qui la composent sont interchangeables et s'ajustent en un instant avec une précision toujours mathématique.

Nommée, à juste titre, la Reine des Machines à coudre, la PHÉNIX-STANDARD (N-H), de fabrication américaine, est l'ideal pour les familles et pour les couturiers.

Chacun le sait, la machine à coudre n'est pas seulement perfectionnée par l'industrie américaine, mais tous les secrets de sa fabrication ne sont pas arrivés jusqu'à nous: l'imitation allemande, caméléon et grossière, et toutes les fabrications continentales ne parviennent pas à soutenir la comparaison avec l'admirable travail du Nouveau-Monde, écarter d'ingénierie, de simplicité et de beauté mécanique. Et, parmi les plus célèbres marques, resplendissant et majestueux, brille au zénith du firmament manufacturier, bien haut par dessus les autres, honorée des plus flatteuses récompenses aux Expositions Universelles, la PHÉNIX-STANDARD (N-H), la perfection des perfectionnés, le merveilleux des merveilleux.

La simplicité mathématique de son mécanisme, l'indestructibilité de ses matériaux d'acier trempé, résistant à toutes les épreuves, sa forme étudiée avec le plus grand souci des règles de l'hygiène, le luxe incomparable de son meuble, l'élégance de son style, la richesse de son exécution, le silence, la douceur, le moelleux de sa marche qui d'un enfant peut conduire, sa rapidité vertigineuse qui dépasse aisément le demi-million de points à l'heure, le fini et le poli admirables de sa couture qui semble doucement exécutée par les fines ouvrières des légendes d'autrefois, enfin, son absolue perfection assurée par une garantie formelle de dix années, tout cela démontre surabondamment que nous devons choisir, à l'exécution de toute autre marque, la PHÉNIX-STANDARD (N-H).

en toute sécurité, en toute confiance.

Description: Table de 84x46 cm; haut, 75 cm. Machine: 26x35 cm. Email noir et or; marque rouge et or; nickel, le tout garanti indéfectible. Meuble super-beau aux contours arrondis, ébénisterie de premier ordre, bois cirés, fonds soignés, marqueterie artistique, incrustations magnifiques de bois de différents couleurs, frises et meuble métrique dans la table. Poli miroir extra. Deux tiroirs et un coffret de grand luxe forme bombée, avec charnières et serrure. Entrée de serrure, poignée et anneau en métal ciselé et doré. Bâti de grande force, à billes et à roulettes. Email fin. Ensemble de style merveilleux. Intérieur: Mécanisme simplifié indéfectible, garanti dix années - sur fractures, bielle unique entraînant la navette qui ne peut jamais se déformer, sécurité de marche absolue, multiples

perfectionnements: grande hauteur entre le bras et le plateau (14 1/2 cm). Fort écartement entre le pied de biche et la plaque, navette cylindrique tubulaire sans enfilage, pose fixe et automatique de l'aiguille, volant moitié à billes supprimant toute fatigue pour la personne qui coud.

La PHÉNIX-STANDARD (N-H) fait toutes les longueurs de points et les points à jour, elle coud, en peré recueillir, toutes les épaisseurs de tissus, depuis les mousselines et les linzes les plus fines, jusqu'à cinq épaisseurs de velours de classe, elle gansé, soulache, lorie, fronce, plisse, r-lat, ourle, ouate; pose rubans et dentelles; elle exécute, en un mot, tous les travaux de couture avec une impeccable perfection.

Le prix de la PHÉNIX-STANDARD (N-H) est de 225 fr., payable avec un

Crédit de 30 Mois

c'est-à-dire que nous expédions la machine complète immédiatement et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation, nous faisons en-cas-ser, sans aucun frais pour l'acheteur, la somme de 7 fr. 50 au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit 225 francs.

En plus des accessoires détaillés ci-après, nous offrons à nos souscripteurs, à titre de

PRIME GRATUITE

Une Superbe TABLE à OUVRAGE, en noyer (frêne et aln), d'une grande valeur et d'une ravissante beauté. Cette table à ouvrage est assortie au meuble de la machine à coudre; d'une ébénisterie de choix, elle est enrichie également d'une marqueterie artistique en bois de différents tons. Elle mesure 80 x 40 cm et 75 cm de hauteur. L'intérieur, magnifiquement poli, présente un ensemble de caissons destinés à pincer les objets usuels de mercerie et une fort belle glace biseauté orne le couvercle à l'intérieur. Le coffre se ferme à clef. Un tiroir inférieur et une tablette en bois, destinés à placer la corbeille, complètent ce meuble précieux qui sera vivement apprécié par nos aimables Lectrices qui, toutes, seront bientôt les heureuses propriétaires de la meilleure des machines à coudre: la PHÉNIX-STANDARD (N-H)!

Une indication: Nous vendons toutes les machines à coudre imaginables, depuis les plus modestes jusqu'aux plus luxueuses, celles qui sont construites pour les fabrications de cordons, de co sets, etc. Nous renseignons gratuitement toutes les personnes qui veulent bien nous écrire.

Les emballages sont gratuits. Les reçus sont présentés par la poste sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance Rien à payer d'avance.

Machines, accessoires et primes sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

GIRARD & BOITTE 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (X^e Arr^t). MAGASINS DE VENTE: 47, Rue d'Enghien.

55 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, la PHÉNIX-STANDARD (N-H), ses accessoires et la Table à ouvrage, en Prime gratuite, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 7 fr. 50, jusqu'à complète liquidation de la somme de 225 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 190__

Nom et Prénoms _____

Profession _____

Domicile _____

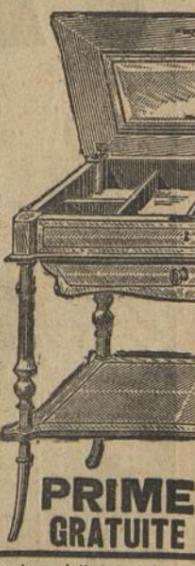
Dép^t _____

Gare _____

SIGNATURE: _____

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de: GIRARD & BOITTE 46, Rue de l'Echiquier PARIS (X^e Arr^t)

Splendide Table à ouvrage offerte gratuitement.



PRIME GRATUITE

les chambres des hôtels. Comme cette voleuse opère spécialement pendant la nuit, elle est ordinairement vêtue d'un maillot de soie noire qui lui permet de se glisser plus furtivement et surtout de se dissimuler plus facilement, en cas d'alerte, dans le moindre coin d'ombre.

Madame Hyxe, que nous vous présentons aujourd'hui, faisait partie de cette peu intéressante catégorie. Arrêtée dernièrement, on a saisi dans ses bagages, six trousseaux contenant des outils de son invention qui - détail curieux - affectent la forme de lettres. Chose plus étrange encore, ces lettres assemblées en bon ordre forment le nom d'une ville française dans laquelle a opéré notre Souris d'hôtel. Nous vous soumettons, amis lecteurs, dans les six séries de ce concours, les six trousseaux de Madame Hyxe. A vous de trouver le nom des villes à raison de une par série.

Lorsque paraîtra la sixième série, nous vous indiquerons

la date à laquelle vous devrez nous envoyer ensemble les six réponses.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les six solutions devront être adressées à M. Lecoq, à l'Œil de la Police, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres ni mandats.

Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours. Il est indispensable d'envoyer avec les six solutions, les six bons de concours qui se trouvent au bas de la page 11.

SAGE-FEMME 1^{re} Cl. Discretion absol. Pension Barlet, 112, rue Réaumur Beauté des Seins. Epilation. Obésité. - Renseignements gratuits

AMIS RIRE demandez le gros Catalogue de 128 pages, gratis, de Farces, DU RIRE Attrapes - Physique, Chanson, - Magnétisme - Librairie spéciale - Cartes Postales - Hygiène. E. HEYBÉ, 403, Faubourg Saint-Denis, Paris.

MESDAMES pour DOULEURS, IRREGULARITES ou ARRÊT ANORMAL des EPOQUES qui inquiètent, écrivez en confiance à G. LACROIX, O², Pharm^{ie} Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Gilé, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

Abonnements à L'ŒIL DE LA POLICE: FRANCE: 6 francs par an - ÉTRANGER: 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABILLE (Ouvrage d'une valeur de 5 francs, Joindre 0 50^e pour recevoir franco à domicile.) Adresser les demandes, 75, rue Dareau, Paris.

L'ŒIL DE LA POLICE CONCOURS N° 25 BON N° 4 Madame Hyxe, Souris d'hôtel! Conserver ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

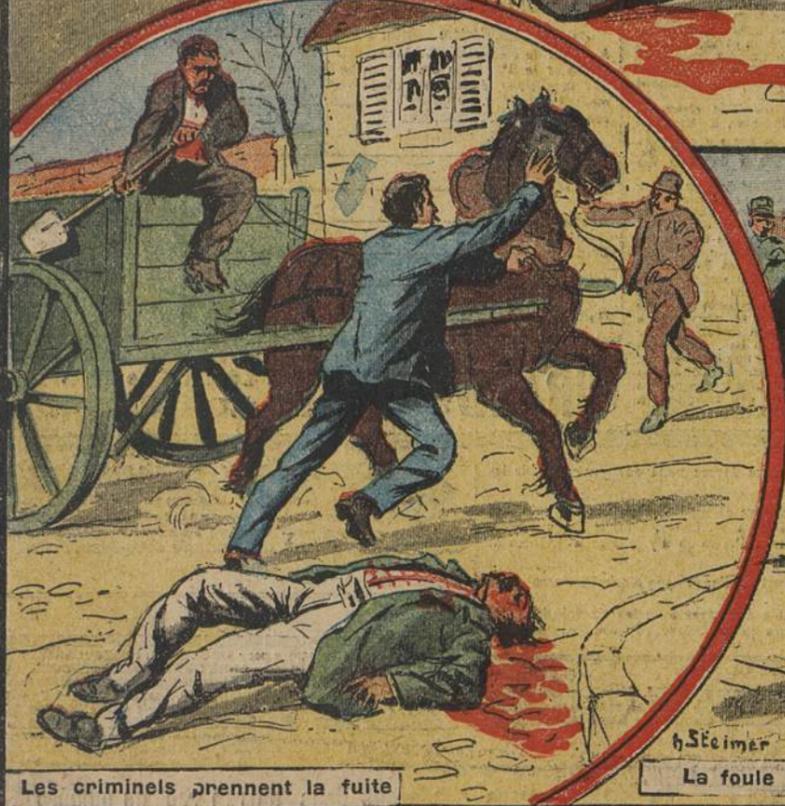
Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 24^e Concours CONCOURS DES PROFESSIONS

L'ŒIL DE LA POLICE

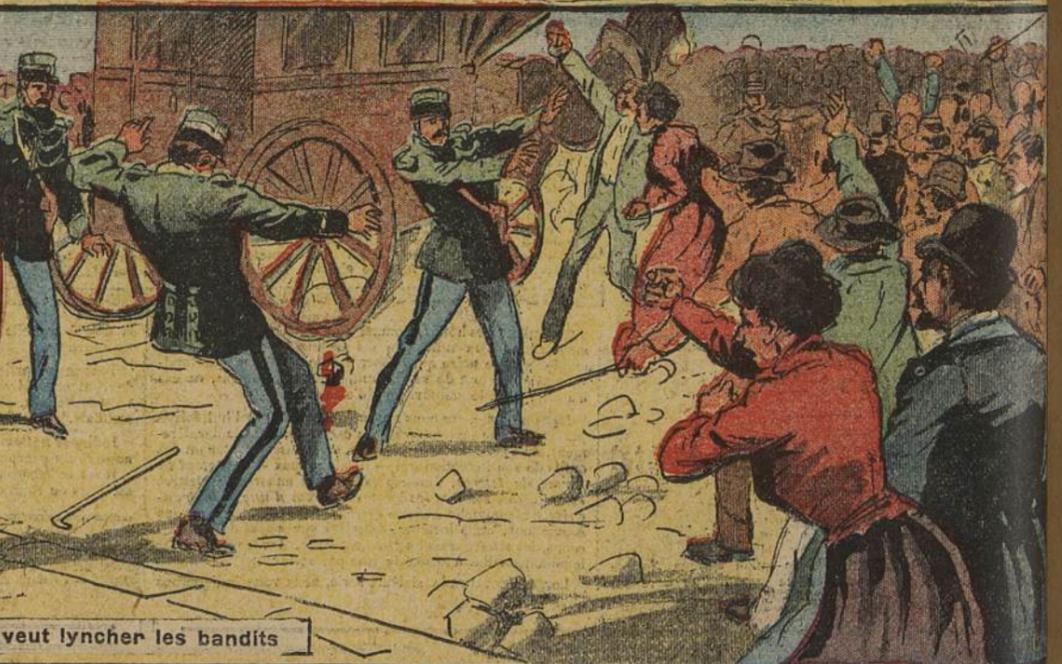


La querelle au cabaret

LA SCÈNE DE L'ASSASSINAT



Les criminels prennent la fuite



La foule veut lyncher les bandits

Une Scène de Sauvagerie à Béthencourt (Nord)

(Lire les détails page 2)